

Oiseau-tempête

20 francs



● Makhno-Mingus. Guy Girard ●

Oiseau-tempête est animé par des individus, issus d'itinéraires différents, que rapproche la volonté de surmonter la résignation et d'esquisser une critique qui tente, dans la discussion et les débats passionnés, avec fragilité mais avec ténacité, de mettre à mal les visions convenues du monde. Oiseau-tempête vise, par le libre jeu des parcours, des réflexions et des échanges, à favoriser la convergence entre celles et ceux qui n'entendent pas courber l'échine et à attiser le désir de transformation de la société. ■

LE MONDE COMME SI VOUS Y ÉTIEZ !

Sur la photo publicitaire pleine page, publiée le deuxième mois des bombardements de l'Otan sur l'ex-Yougoslavie, on voit un appareil militaire qui vole le ventre en l'air, hélices du côté du sol. La légende dit : « Cette image d'hélicoptère, vous avez l'impression qu'elle est à l'envers... [on tourne la page] Pourtant, elle est à l'en-

droit. Bien sûr, puisqu'il s'agit du Tigre, l'hélicoptère le plus maniable et le plus agile du monde. Pour réaliser de tels rêves, Aérospatiale et Matra ont décidé d'unir leurs forces. (...) Pour aller jusqu'au bout de vos rêves. »

Un philosophe disait jadis que le monde marche sur la tête et qu'il faut le remettre sur ses

pieds ; les marchands d'armes nous prouvent son erreur. Chaque chose est à sa place, et le cauchemar du monde présent est « le bout de nos rêves ».

Pour ceux qui ne parviennent plus, même la tête en bas, à pleurer devant leur téléviseur, des humanitaires ont organisé une sorte de stage de rat-

trapage politico-émotionnel. Les spectateurs sont venus y éprouver « pour de faux » la condition de pauvre, d'humilié, de réfugié. Après ces frissons de comédie, ils pourront aller au bout du rêve démocratique en devenant actionnaires de Matra ou de Vivendi.

Vous serez au choix : Leïla, jeune médecin algérienne menacée à la fois par les groupes armés intégristes et par les forces du gouvernement ; Luis, commerçant colombien homosexuel, harcelé par la famille de son ami ; ou Tarik, kurde persécuté par le régime irakien... Il s'agit d'endosser, pendant environ une heure, l'identité d'une personne contrainte de fuir son pays et de franchir les étapes d'une demande d'asile en France.(...) La fuite (...) est la plus éprouvante. La mise en scène est guerrière, des corps couverts de draps ensanglantés gisent au sol, des coups de feu résonnent. »



LE SPECTACLE ainsi décrit dans le supplément édité par *Le Monde* et *Les Inrockuptibles*¹ mérite l'analyse rétrospective, tant les perspectives qu'il ouvre apparaissent vertigineuses. Pétri de bonnes intentions démocratiques et humanitaires, puisqu'organisé par une dizaine d'associations du type Amnesty, Cimade et Croix-Rouge, *Un voyage pas comme les autres* (c'est le titre) tient du happening, du jeu de rôle, du bizutage et de la thérapie de groupe. Il emprunte donc à la fois à la psychologie de bazar et aux techniques théâtrales supposées « d'avant-garde » qui impliquent le spectateur, ici dans le but de déclencher « un processus d'identification qui fonctionne étonnamment », selon les termes de l'article déjà cité.

Notons que l'on attend du spectateur (de gauche) qu'il s'identifie avec la victime, dont il tient le rôle et non avec ses tourmenteurs des deux sexes, dont les rôles sont joués, pour la moitié d'entre eux, par des comédiens qui sont aussi de véritables réfugiés. Cette dernière caractéristique complique un peu le processus d'identification, qui suppose que le comédien soit réellement pris par le spectateur pour le salaud qu'il n'est pas forcément.



ANECDOTE : un acteur traite, c'est écrit dans le texte du spectacle, un spectateur-réfugié de « sale juif ». « Il m'a regardé en me disant : "Mais vous le

pensez vraiment ?" Je me suis demandé à qui il parlait, au comédien ou à moi. Sans lâcher mon rôle, j'ai répondu : "Oui !" Il m'a fusillé du regard.² » Le spectacle crée donc une situation dans laquelle le salaud de comédie (peut-être juif lui-même) adresse une injure antisémite à un spectateur (peut-être juif lui-même), qui ne sait plus qui s'adresse à lui, en tant que quoi, et tente assez sagement de revenir à la réalité. Mais ce retour, la règle du jeu l'interdit, sauf si le spectateur déclare forfait, auquel cas, notez l'ultime formalité : « On lui donne aussitôt un tampon de sortie.³ »

« Pour tempérer l'expérience vécue, explique *Libération*, des panneaux explicatifs sur les réfugiés » balisent le parcours. Un permanent du Mrap explique : « Le voyage interactif (sic) crée la faille destinée à faire passer des éléments de connaissance. » Une sorte de sas de décompression est prévu au bout du voyage, avec confession à des bénévoles des associations organisatrices.



QUEL MÉLANGE de sottise naïveté et de snobisme peut mener ces spectateurs à croire se frotter au réel, « se mettre dans la peau » d'un réfugié politique en jouant aux gendarmes et aux demandeurs d'asile ? Quel rapport ces (braves) gens entretiennent-ils avec le monde comme il va pour ressentir le besoin de « faire semblant » de se faire houspiller par des flics ou de marcher au milieu de militaires en armes ? N'ont-ils jamais pris le métro ? Participé à une manifestation ? En faveur des sans-papiers, par exemple !

Les « faux Luis », fouillés sans ménagement aux cris de « Pédé ! Les mains au mur ! Où est ta drogue ? », ont-ils besoin de ce psychodrame pour ressentir – qu'ils soient eux-mêmes ou non homosexuels ou consommateurs de drogue – ce qu'il y a de violence dans pareille apostrophe ?

Le Monde juge « l'exposition (...) très efficacement pédagogique », et en donne pour preuve l'inscription laissée par un enseignant sur le livre d'or. Il assure qu'il n'oubliera jamais l'expérience et conclut : « La sortie est un vrai soulagement.⁴ » On comprend ce soulagement, mais quelle peut

être sa valeur pédagogique ? Ce spectateur méritant n'est-il pas très légitimement et très humainement amené à juger plus « réel » le monde extérieur (où sa vie personnelle se déroule plus calmement) que sa représentation hyperréaliste concentrée ?



ADMETTONS un instant – c'est l'hypothèse non formulée qui sous-tend le spectacle – que le monde réel, ses vrais bureaux, ses vrais barreaux, ses vrais bourreaux, sont à ce point destructeur de l'émotivité humaine, de la capacité de raisonnement et d'empathie, qu'il faille user d'une espèce d'homéopathie de la terreur pour immuniser ceux et celles qui y vivent. Pourquoi limiter la thérapeutique à quelques heures de spectacle dans une vie.

L'expérience mérite d'être étendue et généralisée à tous les secteurs, géographiques et mentaux, de la vie quotidienne. Ainsi des comédiens-chômeurs pourraient-ils inspecter le domicile de chômeurs (comédiens, pourquoi pas ?) afin de vérifier, « pour de faux », s'ils n'exercent pas d'activité non déclarée. Des comédiens-voleurs pour-

raient, dans certaines stations de métro par exemple, se livrer à un intéressant travail de sensibilisation des femmes aux violences extra-domestiques. Ils pourraient alterner aux heures de pointe mains au cul et propositions obscènes.

Je ne m'éloigne nullement, par cette suggestion, du *Voyage pas comme les autres* : « Vesna, jeune Bosniaque reçoit une main au cul d'un milicien croate (*Aden*) ». Cependant, comme Vesna est âgée de 12 ans dans le spectacle, et que les plus jeunes spectatrices choisissent volontiers d'incarner son personnage, les comédiens reculent devant les nécessités d'une identification-initiation bien menée. « Quand j'en vois arriver une, j'ai plutôt tendance à l'aider malgré mon rôle de policier^s, confesse un acteur à *Libération*. Malgré cela, je me souviens d'une jeune fille qui, en me voyant me diriger vers elle, s'est mise à appeler son copain au secours. »



LA JEUNE FILLE « y croyait » ou peut-être faut-il dire « s'y croyait ». Mais où ? Dans un lieu pire que le dehors en tout cas, qu'elle aussi a dû être soula-



● Ainsi va le monde à l'envers ●
Gravure anonyme italienne du XVI^e siècle

gée de retrouver enfin. Il me semble que c'est aux Etats-Unis que de riches crétiens paient fort cher pour être enfermés une nuit dans la véritable cellule d'une authentique prison... désaffectée. En partiront-ils avec une conscience plus aiguë de ces enclaves du pire dans le dehors qui est leur quotidien ? Et les spectateurs de La Villette garderont-ils autre chose que le souvenir douloureux d'émotions incontrôlables de peur et d'humiliation,

d'autant plus honteuses qu'elles ont été ressenties en face de faux méchants ?

C'est, comme on le sait, l'ère du faux, qui s'étend du mensonge abstrait des discours au corps désirant (fausses érections pour faux seins) ; dès lors, il n'est pas étonnant que l'idéologie fasse de la honte véritable avec de fausses frayeurs.

CLAUDE GUILLON ■

1 – *Sous le patronage du haut-commissariat des Nations unies pour les réfugiés, parc de la Villette, novembre 1998, 4 avril 1999, Aden, 18 au 24 novembre 1998.*

2 – *Libération, 23 novembre 1998.*

3 – *Ibidem.*

4 – *Le Monde, 11 décembre 1998.*

5 – *On comprend ici que, de même que le spectateur n'est censé ni éprouver du plaisir à être humilié ni envier ceux qui l'humilient, ces derniers ne peuvent prendre aucun plaisir au pouvoir qu'ils exercent. On ignore comment les protagonistes sont protégés contre ces déviations.*



LA GUERRE HIGH-TECH

LE NETTOYAGE PAR LE VIDE

« Les cris de douleur et de peur s'élevaient dans l'air au rythme de 1100 pieds par seconde. Après avoir circulé pendant trois secondes, ils sont parfaitement inaudibles. »

ALDOUS HUXLEY
Le meilleur des mondes

Il y a près de dix ans déjà, la chute du mur de Berlin, symbole de la désagrégation du prétendu bloc communiste, suscitait d'immenses espoirs de paix au sein des populations habituées à vivre depuis des décennies sous la menace de l'holocauste nucléaire. Les hommes d'Etat se succédèrent à la tribune du conseil de sécurité de l'Onu pour affirmer que « le danger de guerre mondiale disparaissait ». En réalité, les Etats vainqueurs de la Guerre froide, en premier lieu les Etats-Unis d'Amérique, annonçaient déjà la couleur du nouvel ordre mondial qu'ils appelaient de leurs vœux : celle du sang. Il n'a pas fallu deux ans pour que les feux d'artifice qui avaient fêté la fin du Mur se transforment en fusées incendiaires dans le Golfe persique. Depuis, les conflits locaux et les opérations militaires globales n'ont pas cessé. En fait, la guerre n'a jamais été que l'un des modes d'intervention des Etats, même des plus policés d'entre eux, pour régler au même titre que la paix les antagonismes qui les opposent et, de façon générale, pour accroître l'exploitation et la domination qu'ils font peser sur leurs administrés. Il ne pouvait en être autrement pour réorganiser le monde issu de la guerre froide.

Les justifications de la guerre sont toujours apparues aux chefs d'Etat aussi nécessaires à la conduite des opérations militaires que les armes elles-mêmes. Pour donner leurs lettres de noblesse aux épouvantables massacres qu'ils dirigent, il leur faut bien définir quelque cause générale qui transcende la réalité sordide de la guerre, qui permette aux citoyens de s'y identifier, et de sélectionner des cibles qu'ils puissent considérer comme leurs adversaires. En Occident, la guerre est actuellement justifiée par l'humanitaire, la cause de l'humanité, assimilée à celle de la civilisation occidentale à laquelle la barbarie de chefs d'Etat « criminels » ferait obstacle. Les interventions de l'Otan auraient donc pour objectif de porter secours aux popula-

tions qui subissent leurs exactions : tueries, tortures, viols, famines et déportations.

A la noblesse des buts des Etats occidentaux correspondrait celle des moyens mis en œuvre. La guerre high-tech aurait des vertus que ne posséderaient pas les guerres traditionnelles. La technologie de pointe permettrait ainsi de créer des armes de précision qui limiteraient les pertes civiles à rien, ce qui fut affirmé sans rire par l'Otan lors de la guerre du Golfe, ou, au pire, à quelques « dommages collatéraux », ce qu'elle est obligée de reconnaître vu la proximité du théâtre d'opérations dans les Balkans. Les « dommages collatéraux » sont la transcription du terme « bavures » dans le jargon technopolicier des statisticiens de la terreur d'Etat. De telles assimilations abusives leur permettent de cacher les objectifs réels des fameuses guerres humanitaires.

Avec quelques nuages radioactifs en prime

La doctrine des Trois Cercles du Pentagone, partagée par tous les états-majors, a au moins l'avantage de présenter la chose de façon brutale : dès les premières hostilités, il est nécessaire de désorienter et de terroriser les populations des pays adverses, d'anéantir les secteurs décisifs de leur économie, avant même de désorganiser leur appareil d'Etat. Les tueurs galonnés ne s'en cachent pas. Au lendemain de la guerre du Golfe, le général en chef de l'Alliance, Schwarzkopf, exultait : « Jamais aucun pays, même lors de la Seconde Guerre mondiale, n'a été bombardé comme l'Irak. » L'un des successeurs de Schwarzkopf, Nauman, affirme avec cynisme, à propos de la guerre dans les Balkans : « A la fin des opérations aériennes, la Yougoslavie sera revenue là où elle était il y a cinquante ans. » C'est-à-dire, pour le moins, à l'état de champ de ruines, dans lequel elle était au sortir de la Seconde Guerre

mondiale. Mais avec quelques nuées radioactives en plus.

En effet, en moins de vingt ans, l'industrie de la boucherie humaine a fait de grands progrès : aujourd'hui, la population est mutilée et massacrée en masse, sur place, sans qu'elle ait besoin d'endosser l'uniforme et de prendre le fusil, et, dès les premières opérations militaires, le champ de bataille englobe des pays entiers. La guerre vise plus que jamais à affamer, à écraser, à soumettre les êtres humains, à leur faire passer le goût de la révolte et, en particulier, à parquer et à faire crever, à bref délai et à petit feu, ceux dont le capitalisme mondial n'a nul besoin aujourd'hui. Elle reste l'un des moyens privilégiés qu'il utilise pour se débarrasser de la surpopulation qui l'encombre. En Occident, tout est mis

en œuvre pour réaliser le noble but humanitaire, du plus traditionnel, le blocus, au plus sophistiqué, l'arsenal issu de la technologie de pointe, mis au point au cours des deux dernières décennies par les docteurs Follamour du capital.

Depuis dix ans, le déchaînement de la puissance guerrière occidentale a déjà généré des désastres immenses, pour certains irréversibles pendant de très longues périodes historiques. Car les complexes industriels modernes qui sont les cibles privi-

légiés de l'Otan constituent des Bhopal et des Tchernobyl en puissance. Leur complexité n'a d'égal que leur fragilité. Leur pilonnage acharné a des conséquences catastrophiques. De l'Irak aux Balkans, du Golfe persique au Danube, leur destruction, y compris celle des plus dangereux d'entre eux, comme le réacteur nucléaire d'essai proche de Bagdad, bombardé en 1991, a libéré dans le sol, dans le sous-sol, dans les fleuves et dans les mers des masses de produits chimiques et radioactifs toxiques, mutagènes et cancérogènes, pour toutes les formes de vie planétaire, humaine et non humaine. Par suite, des régions entières autrefois très fer-

tiles, comme la région agricole située entre le Tigre et l'Euphrate sont devenues des champs de mines stériles, où l'eau et l'air sont empoisonnés, où les plantes, les animaux et les humains sont contaminés, crèvent d'épidémies et sont l'objet de mutations catastrophiques qui sont transmises de génération en génération. Tel est le sinistre bilan des guerres humanitaires en cours.

Le ralentissement momentané de la croissance des budgets officiels affectés aux armées, à l'aube des années 90, n'a été que le prélude à la nouvelle accélération dans la course aux armements. Derrière les phrases pompeuses sur le désarmement, tous les Etats procédaient à leur surarmement. Le marché mondial des instruments de mort n'a jamais été aussi florissant et le secteur militaire aussi omniprésent. Il est d'ailleurs impossible de le distinguer, sauf de façon artificielle, du secteur civil, surtout dans le domaine décisif des recherches et des réalisations technologiques. Pour les Etats les plus puissants, au premier chef les Etats-Unis, il fallait mettre progressivement à la retraite les armes les plus obsolètes héritées de l'époque de la guerre froide, recycler et moderniser celles qui pouvaient l'être et, surtout, perfectionner et tester à l'échelle réelle, celles, plus sophistiquées, qui étaient concoctées dans les laboratoires.

La guerre du Golfe a inauguré, dans la plus grande discrétion, l'utilisation massive d'armes radioactives. L'Onu refuse de reconnaître qu'elles sont partie intégrante de la panoplie nucléaire. Elle réserve l'usage du terme honni aux bombes, à uranium enrichi ou à plutonium. Toutes les autres armes radioactives sont considérées, par les traités, comme armes conventionnelles. L'Onu pourrait aussi bien prétendre que les mitrailleuses ne sont plus des armes à feu dès qu'elles sont dotées de silencieux. La banalisation de l'utilisation militaire de l'atome est facilitée par le fait que, dans l'imaginaire populaire issu de la guerre froide, les projectiles atomiques sont assimilés aux bombes du même nom. L'immense avantage des nouvelles générations d'armes est qu'elles n'apparaissent pas sous la forme bien connue de l'inquiétant champignon vénéneux. Rien n'est plus discret que les radiations qu'elles émettent.

Depuis l'époque des mastodontes de la guerre froide, la technoscience a réalisé de gros progrès. Elle est désormais capable de recycler, de façon très rentable, les sous-produits du fonctionnement des centrales nucléaires et des usines qui fabriquent des bombes nucléaires, jadis considérés comme des ordures à entasser, à enfouir et à oublier au plus vite. Pendant que les lobbies réformistes amusaient la





● Les quatre cavaliers de l'apocalypse. André Dréan. 1999 ●

galerie, avec leurs propositions de solutions civiles pour neutraliser les déchets radioactifs, les Etats nucléaristes avaient déjà tranché : la solution militaire était la plus adaptée aux nouvelles données de la guerre. Les armes à uranium appauvri, systématiquement employées au cours de la dernière décennie, du Golfe aux Balkans, sans compter la Somalie et Haïti, sont ainsi l'un des principaux produits du recyclage des poubelles nucléaires.

Les militaires occidentaux, et russes, ont été fascinés par la dureté de l'uranium appauvri. Utilisé dans le blindage des véhicules militaires, il les protège des armes antichars habituelles. Employé dans les projectiles à forte pénétration, de la balle de mitrailleuse au cône de choc du missile, il traverse sans problème les cuirasses des blindés, les murs des casemates et des abris, militaires comme civils. Le terme « appauvri » prête à confusion : il laisse entendre que l'uranium en question n'émettrait presque pas de radiations. Il n'en est rien. L'alliage contient peu d'uranium « enrichi », susceptible de générer des réactions en chaîne quasi instantanées. C'est tout. Mais, à l'état inerte, il est déjà dangereusement radioactif. Pour nier les dégâts qu'il occasionne, les nucléaristes ressortent le mythe éculé de la non-dangerosité des faibles doses de radiation émises par les centrales, alors même que les maladies liées

au nucléaire augmentent dans les régions où elles sont implantées.

De plus, l'uranium appauvri brûle à l'impact avec des températures très élevées et dégage d'énormes quantités de dioxyde d'uranium très radioactif sous la forme d'aérosols, qui se dispersent sur des centaines de kilomètres carrés, puis qui pénètrent dans le sol et le sous-sol jusqu'aux nappes phréatiques. Elles peuvent être aussi inhalées et ingérées. Pendant la guerre du Golfe, pas moins de 500 tonnes d'uranium appauvri ont été dispersées en Irak et au Koweït par les troupes de l'Alliance, y compris celles de la France. Soit, en termes de radioactivité, quatre à cinq bombes du type Hiroshima. Dans les années qui ont suivi, le taux des leucémies, des déficiences immunitaires, des cas de stérilité chez les hommes et les femmes, des malformations congénitales des nouveau-nés, etc., bref le taux des maladies d'origine nucléaire a grimpé à grande vitesse en Irak, d'autant plus vite que la population était déjà exténuée par la malnutrition et les épidémies. Les mêmes symptômes sont apparus chez les soldats onusiens qui avaient transporté et manié de telles armes et chez les membres de leurs familles. Aujourd'hui, après les Irakiens, les Somaliens, les Bosniaques, ce sont les Serbes, les Kosovars et, de façon générale, tous les habitants des

Balkans, de l'Europe centrale et méridionale qui subissent les retombées de la guerre technologique. Pas plus que le nuage de Tchernobyl, elle ne connaît de frontières. Les rêves les plus fous du docteur Folamour sont en passe d'être réalisés par ses successeurs, les champions de la guerre humanitaire.

L'industrie de la tuerie, ban d'essai du progrès

Au lendemain de la guerre du Golfe, lorsque Schwarzkopf souligna « qu'elle avait des effets bénéfiques sur l'industrie, entre autres sur l'industrie pharmaceutique », il souleva des tempêtes d'indignation morale. Au fond, il ne faisait que révéler au grand jour l'une des fonctions essentielles des boucheries initiées par les Etats capitalistes. La guerre résume, en quelque sorte, les avancées réalisées par le capital mais, en retour, elles les accélère. Elle est le ban d'essai du progrès. L'industrie de la tuerie, sous l'égide de l'Etat centralisé, est le laboratoire grandeur nature du développement de l'industrie en général. A l'aube de l'industrialisation, l'introduction du travail salarié et des machines dans l'armée permanente fut pour beaucoup dans leur généralisation à l'échelle de toute la société bourgeoise. Depuis plus de deux siècles, bien des formes d'organisation et des modes d'activité propres au capitalisme ont été anticipés et testés dans l'appareil militaire de l'Etat. En témoigne à l'évidence l'aventure du nucléaire, rejeton de la Seconde Guerre mondiale, comme source d'énergie fondamentale et modèle de gestion centralisée, militarisée et bureaucratisée de la société.

La guerre high-tech marque l'accélération du processus. Les laboratoires sponsorisés par les trusts et par les Etats, qui fabriquent les marchandises les plus diverses, des armes aux médicaments, souvent les deux à la fois, y voient l'occasion rêvée pour tester in vivo, hors des enceintes de leurs technopoles, leurs brillantes inventions et pour analyser quelles en sont les retombées militaires et civiles. Aujourd'hui, les docteurs Mengele sont légion, ils sont les hérauts de la démocratie et leurs champs d'expérience inclut de très vastes territoires. L'Otan envoie sur les champs de bataille encore fumants, par le biais des institutions humanitaires de

l'Onu, des missions charitables chargées d'étudier sur le tas les effets de toutes les merveilles avec lesquelles elle a martyrisé des populations entières, en Irak et ailleurs. La main qui assassine est aussi celle qui soigne.

Rien d'étonnant aussi que des soldats de l'Otan jouent à l'occasion le rôle peu enviable de souris de laboratoire. De retour du Golfe et de Somalie, nombre de GI ont déposé des plaintes auprès de l'administration américaine et ont manifesté sous les murs du Capitole. Ils accusaient l'armée américaine de leur avoir inoculé des substances qui les rendaient malades et qui avaient des effets dévastateurs sur leurs compagnes et sur leurs progénitures. Sous prétexte de les protéger des gaz de combat de l'armée irakienne, qu'elle s'est d'ailleurs bien gardée d'employer contre les troupes de l'Alliance, leur propre service sanitaire les avait soumis à des tests, en particulier à des vaccinations, et parfois forcés, sous la menace de la cour martiale, à prendre des drogues issues de manipulations génétiques. Pour les Etats, les êtres humains ne sont jamais que du bétail à démembrer, même lorsqu'ils combattent sous leurs couleurs.

Les pieds d'argile

Les deux guerres mondiales appelèrent sous les drapeaux des millions d'hommes, arrachés du jour au lendemain à leur routine et envoyés au massacre. Leur vie, et celle de leurs proches, en fut bouleversée. Sous l'impression pénible du cataclysme d'août 1914, Rosa Luxembourg pouvait écrire : « Des millions de prolétaires de tous les pays tombent au champ de honte, du fratricide et de l'auto-mutilation, avec aux lèvres leurs chants d'esclaves. » Mais elle soulignait aussi que, dégrisés par l'horreur de la guerre, les esclaves pouvaient se retourner contre leurs maîtres. De fait, la Première Guerre mondiale engendra des fraternisations dans les tranchées et des mutineries dans la plupart des armées belligérantes. En Europe et en Russie, des révolutions éclatèrent, menaçant l'existence même



● La colère. Bruegel ●

du système capitaliste. Même les grandes guerres coloniales, comme celle du Viêt-nam, firent encore appel à la conscription de masse. Il en coûta la victoire au Pentagone, lors-

que les GI com-

mencèrent à désobéir et à désertir et même, parfois, à tuer leurs propres officiers.

L'éventualité de la perte de contrôle sur les troupes reste toujours la hantise de la hiérarchie militaire. Elle préfère commander des prétoriens sans état d'âme que des appelés parfois insoumis. Dans les pays les plus développés, l'armée connaît le même genre d'évolution que toutes les autres institutions du capital : elle est restructurée à travers la mise en œuvre d'instruments technologiques plus sophistiqués qui nécessitent moins de main-d'œuvre qu'autrefois mais plus qualifiée et plus disciplinée.

D'où l'image du cybermercenaire bardé de prothèses, qui symbolise la guerre « post-héroïque », selon la formule inefable des experts en communication de l'Otan, propagée par les médias.

Mais entre la représentation et la réalité, il y a encore beaucoup de différence. Même les armées de la guerre des étoiles ne sont pas composées que d'officiers technocrates. Au bas de l'échelle, il y a toujours les soutiers qui ont parfois signé pour des motifs assez peu guerriers. L'armée américaine, donnée en modèle du professionnalisme, offre ainsi aux engagés pour trois ans, sortis des quartiers misérables noirs et latinos, la possibilité de suivre des études gratuites après leur démobilisation. Nombre s'y sont laissés prendre vers la fin des années 80. Ils n'imaginaient même pas qu'ils auraient à combattre. Lorsque l'intervention en Irak leur est apparue inévitable, des GI ont déserté, en particulier en Allemagne, d'autres ont refusé de partir et ils ont été envoyés menottes aux mains dans le Golfe pour y servir parfois de chair à expérimentation. A moindre échelle, des résistances du même genre ont eu lieu ailleurs dans d'autres bataillons de fantassins de l'Otan, pas seulement dans l'armée irakienne, ou serbe, comme le prétendent les médias à la solde des états-majors occidentaux.



● Les poèmes prolétariens enfin vont commencer ●
Les poèmes indésirables. A. Robin.

En Occident, la guerre en cours aggrave la soumission des citoyens au capital, même si, à l'heure actuelle, elle ne prend pas la forme de fureur guerrière. Le pouvoir d'Etat leur rabâche qu'il n'aura plus besoin de faire appel à eux et qu'ils ne pâtiront même plus des retombées de la guerre, pas plus que les soldats qui combattent en leur nom. Pourtant, les manifestations et les doléances d'anciens et d'anciennes GI montrent qu'il n'en est rien. Les engagés volontaires du ghetto payent cher leurs illusions de promotion par l'armée. Aujourd'hui clochardisés en masse, ils crèvent à petit feu, irradiés et intoxiqués : ils représentent près de 15 % des

sans-logis aux Etats-Unis. Vu l'énorme disproportion des forces militaires en présence, les troupiers de l'Otan sont bien plus mutilés et tués par leurs propres armes que par celles de l'adversaire désigné à leur vindicte. Les horreurs qu'ils infligent aux populations étrangères se retournent déjà contre eux et leurs proches. « L'option zéro cadavres dans nos propres troupes », qui est l'une des justifications officielles de la boucherie technologique relève de la propagande de guerre

mensongère. En réalité, l'automutilation a atteint des degrés inconnus jusqu'alors dans l'histoire du capitalisme.

Mais nos concitoyens préfèrent ne pas croire à l'effet boomeran de la guerre. Les abris sont pour les autres. Eux sont à l'abri. De là leur indifférence envers les malheurs d'autrui, leurs larmes sans conséquence pour les charniers du Kosovo que leur présentent les médias, leur incrédulité envers les plaintes des vétérans du Golfe et d'ailleurs, et leur fascination morbide pour les prouesses fort peu héroïques que mènent en leur nom les cybersaigneurs de la guerre aérienne. Leur passivité suffit bien aujourd'hui à l'Etat pour mener ses affaires. Mais demain ? Même ceux que la guerre révolte sont presque tous désorientés et font le gros dos. D'autant plus que beaucoup d'appels révolutionnaires,

qui résumaient autrefois l'hostilité à l'appareil militariste de l'Etat, basé sur la conscription de masse, sont en partie dépassés par l'évolution de la structure de classe de la société capitaliste et des institutions qui sont nécessaire à sa conservation. Ainsi l'appel aux prolétaires en uniforme à retourner leurs fusils contre la hiérarchie galonnée a perdu beaucoup de son sens. Non pas que des mutineries militaires soient devenues impossibles. Mais la professionnalisation de l'armée et les armes high-tech utilisées aujourd'hui par n'importe quelle puissance militaire, même d'envergure régionale, sont adaptées au terrorisme d'Etat. Elles rendent vaine toute tentative de réappropriation générale de l'arsenal du capital par ceux qu'il écrase, qu'ils soient en civil ou en uniforme.

Face à la force militaire, qui paraît sans limites et hors de portée de toute intervention humaine, et à l'ambiance de soumission, que pas grand-chose ne

trouble, rien ne semble possible. Pourtant, le colosse a des pieds d'argile. Il repose toujours sur le dos de ses ilotes salariés. La technologie n'est rien sans eux et elle a ses faiblesses. C'est pourquoi nous réaffirmons avec force, même si cela semble relever à l'heure actuelle du vain désir, que seules des poussées révolutionnaires peuvent stopper la course guerrière à l'abîme. Bien sûr, aucun slogan révolutionnaire ne déclenchera des vagues d'insoumission, de désertion et de sabotage contre la machine de guerre. Pas plus d'ailleurs que n'importe quelle forme de refus révolutionnaire de faible ampleur, même si elle a de l'importance pour ceux qui ne veulent pas céder aux cris stridents des sirènes guerrières. Mais, que des révoltes tant soit peu larges et radicales contre la guerre éclatent, à l'intérieur comme à l'extérieur des armées, et le beau mécanisme sera enrayé.

ANDRÉ DRÉAN ■

Signalons, pour finir, les coordonnées de l'une des sources de documentation des plus fiables sur la guerre high-tech. L'International Action Center, association pacifiste d'origine américaine, aborde de manière très détaillée, quelle que soient les limites de ses leaders réformistes qui jouent au lobbying, le problème des armes sophistiquées em-

ployées depuis la guerre du Golfe, en particulier de celles à uranium appauvri.

Adresse postale : International Action Center, 39, West 14th Street, #206, New York, NY 10011, USA

Adresse e-mail : iacenter@iacenter.org

Adresse du site web : <http://www.iacenter.org>

POURQUOI MARCUSE ?

Lors de la Coupe du monde du football, l'été dernier, ça fait très loin déjà – un clou chasse vite l'autre dans le martelage médiatique – quels sales moments au milieu de cette exubérance nationaliste frénétique, de ces foules en liesse brandissant les drapeaux bleu-blanc-rouge de la patrie et de la gagne, idéologiquement teintés par tous les pouvoirs politiques, médiatiques, intellectuels d'antiracisme généreux. La guerre, et c'est sur une autre partition, mais toujours au son de la musique d'Etat qu'il s'agit de défiler, sous les mêmes emblèmes nationaux, au nom cette fois-ci de la solidarité orchestrée envers des victimes choisies et désignées par le pouvoir, propre à cultiver la passivité de la bonne conscience et à intérioriser la soumission. Et la fête de la Musique... Cela fait peur de voir l'emprise sans cesse croissante du système, de la réalité actuellement dominante sur nos plaisirs, nos élans, nos frustrations, nos colères... C'est cela qui nous a donné envie dans ce contexte totalitaire d'aller chercher du côté de ceux qui, comme Marcuse, ont essayé de dévoiler ce qui se cache derrière ce monde de l'homme unidimensionnel où les désirs sont manipulés.



K. LA PREMIÈRE CHOSE qui m'a frappée en découvrant Marcuse, c'est la sensation de trouver dans sa théorie critique de la société, d'il y a trente ans, des réponses à la plupart de mes interrogations sur la société actuelle. C'est comme si quelqu'un me donnait d'un seul coup une vision globale et cohérente d'une critique de la société, alors que celle que j'avais jusqu'à présent à l'esprit n'était que parcelaire. Ce qui m'a séduit aussi, c'est son style : alors que les écrits des philosophes d'aujourd'hui sont mous, sans vigueur, réformistes, sans goût, j'ai eu un plaisir instantané à lire Marcuse, une sorte d'immédiateté dans la compréhension, ce qui n'arrive finalement qu'assez rarement. J'ai l'impression que c'était ce qui me manquait pour avancer. Alors que tout aujourd'hui travaille à remettre en cause et à ridiculiser l'idée d'utopie, lui la place au centre de sa philosophie, qui prône l'émancipation de l'individu et qui explique en quoi la révolution est toujours possible.

L. OUI, MARCUSE, tout en reprenant chez Freud l'analyse du principe de plaisir en conflit avec le

principe de réalité, dans *Eros et Civilisation*, met à jour les sources cachées de l'utopie. Comme s'il voulait tirer le fil révélateur en chacun de nous de toutes les forces créatives de l'imagination et du rêve. Et dans cette période de confusion, de flou de la critique sociale, c'est une aide puissante qu'une pensée qui met l'accent sur l'efficacité redoutable de la répression dans la vie quotidienne. Une réflexion qui essaie de montrer à l'oeuvre la violence qu'exerce, essentiellement par le biais du travail le principe de réalité sur le principe de plaisir et qui modèle tous les aspects de la vie, y compris ceux du temps dit « libre ». Nietzsche, déjà, nous mettait au cœur du sujet.

Les apologistes du travail. Dans la glorification du travail, dans les infatigables discours sur « les bénédictions du travail » je vois la même arrière-pensée que dans l'éloge des actions impersonnelles et altruistes : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent maintenant, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir – qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment un but mesquin et peut assurer des satisfactions rapides et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême. Et puis ! Epouvante ! Le « travailleur » justement est devenu dangereux ! Le monde fourmille d'individus dangereux ! Et derrière eux, le danger des dangers – l'individuum ! **Aurore**

Mais, pour Marcuse, le principe de plaisir au cœur de l'individu continue à résister dans la mémoire de nos rêves, de notre frustration, donc de nos révoltes, de tout ce qui anime ce que d'aucuns avec lui appellent l'inconscient et qui nourrit notre imagination, la poésie. L'imaginaire, le rêve (l'utopie) ont leurs héros, Narcisse et Orphée, et ils chan-

tent, même si triomphe pour l'instant la voix qui commande, celle de Prométhée, héros culturel du monde capitaliste de l'exploitation et de la domination.

K. LE DISCOURS de Marcuse sur la société répressive me renvoie à toute la logique du contrôle social. Les écrits de Marcuse sont fortement imprégnés de la psychanalyse. L'existence d'une société répressive tient au fait, comme tu l'as dit, que c'est le principe de réalité qui surpasse toujours (jusqu'à maintenant) le principe de plaisir. Marcuse a une vision optimiste de l'évolution de la société : il pensait, et je suis d'accord avec lui, que le principe de plaisir (Eros) peut gagner le combat et ouvrir ainsi la voie à une société non répressive. J'ai l'impression que Marcuse est plus optimiste que Freud et utilise la psychanalyse d'une façon différente de celle de Reich.

L. DANS CETTE DÉMARCHE, Marcuse se sert de la psychanalyse, mais pas seulement comme Reich l'a fait, pour déchiffrer le travail de la répression, mais aussi pour explorer dans l'inconscient les richesses enfouies en chacun. Car c'est ainsi que l'utopie se construit, à partir des ressources, des désirs individuels. C'est même un peu paradoxal la façon dont Marcuse a su détourner la psychanalyse à cette fin libératrice d'en faire l'outil révélateur du principe de plaisir, alors que la psychanalyse sait se montrer

K. MARCUSE se fonde sur une structure instinctive de l'individu, sur des « besoins instinctuels de l'homme » qu'il définit comme étant le désir profond de laisser aller son imagination, sa créativité, sa libido. C'est directement en rapport avec ce que Nietzsche affirme : ce sont les rapports de force entre les affects, les instincts, les pulsions en chacun qui amènent au jaillissement de nos pensées et de nos actes. Pour Nietzsche, il y a une opposition permanente entre d'un côté des forces qui poussent l'homme vers la douleur, le sacrifice, le renoncement aux instincts et aux plaisirs et, d'un autre côté, celles qui le poussent vers l'expression de ces derniers. Comme chez Marcuse, une bonne partie de l'œuvre de Nietzsche est un plaidoyer pour la vie, que ce soit en faisant appel à la métaphore de Dionysos ou à la critique des idéaux ascétiques.

(...) une vie ascétique est une contradiction en soi : il y règne un ressentiment sans égal, celui d'un instinct insatisfait, d'une volonté de puissance qui voudrait dominer non pas quelque chose dans la vie, mais la vie elle-même, ses conditions majeures, les plus profondes, les plus fondamentales.

Généalogie de la morale

Mais comment se fait-il que les forces répressives aient toujours triomphé puisque ces désirs, ces rêves bouillonnaient toujours en nous ?

L. JUSTEMENT, c'est je crois, ce que Marcuse montre dans *L'Homme unidimensionnel* et dans *Eros et Civilisation* la formidable capacité intégratrice du système, sa faculté à sublimer ou à écraser le principe du plaisir pour l'asservir au principe de réalité dominant, le rendre rentable pratiquement ou idéologiquement.

Le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé par des activités et des manifestations socialement utiles est la civilisation. Eros et Civilisation

L'histoire et notre histoire sont traversées par les convulsions de cette zone secrète d'utopie et de rêve, se débattant dans le carcan de l'espace mesuré et du temps comptable de l'exploitation.

K. POUR EN REVENIR au contrôle social, je crois que chez Marcuse, il y a aussi toute une dénoncia-



- TRAQUENARD -

l'alliée si efficace du principe de réalité, à savoir de la conformité, du système de reproduction sociale, famille, éducation, hiérarchie, etc., bref, de l'ordre qui favorise le bon rendement... Alors que Marcuse veut à travers elle réveiller, amener à la connaissance toute cette frange de rêve et d'imagination, qui est comme une réserve de désir et de bouleversement, de sédition.

tion de l'idéologie du progrès et de sa fuite en avant, qui montre bien que, pour lui, le progrès technique et les nouvelles technologies constituent un moyen, un outil de domination pour ceux qui les contrôlent. L'exacerbation extrême de cette technologie, ce sont les bombes à fragmentation, les bombes au graphite et les obus à l'uranium appauvri utilisés au Kosovo et en Serbie...

Plus largement, Marcuse pose la question de l'orientation et du contrôle du progrès technique. Ce qui est intéressant, c'est que, pour lui, il ne suffit pas que ce contrôle change de mains. Cela me rappelle le discours des militants de LO ou du Parti des travailleurs, par exemple : pour eux, la révolution, c'est le fait que les ouvriers produisent sans patrons au-dessus d'eux. Mais cela ne les gêne pas de remplacer de fait les chefs actuels (les patrons), par d'autres chefs qui appartiendraient à la classe ouvrière... La question de l'autorité et de la domination se retrouve toujours posée de la même manière. Il n'y a, dans cette logique, aucun changement des conditions de production... Dans la même logique, les ouvriéristes de tout poil ne posent jamais l'autre question essentielle, à savoir, pas seulement « Comment on le produit ? » mais « Qu'est-ce qu'on produit ? ».

Et c'est là que Marcuse pose clairement la question d'un changement, d'une révolution qualitative des besoins de individus. Il explique que le système capitaliste nous pousse en même temps à produire et à consommer des objets dont nous n'avons pas besoin et ne permet pas à nos « vrais » besoins (ceux qui découlent de nos désirs, de nos envies) de se réaliser.

Le progrès technique renforce tout système de domination et le style de vie ainsi créé.

L'Homme unidimensionnel

L. C'EST que le principe de réalité met à mal notre mémoire aussi en trafiquant nos savoirs et en se les soumettant, en les fermant à ce qui n'est pas la rentabilité.

K. QUAND tu parles de mémoire et de savoir trafiqués : cela peut être relié à un phénomène plus global et assez récent. On assiste en ce moment à la

(re)publication de textes radicaux (que ce soit en format à 10 F ou autre, cf. les rééditions de Reich récemment). Je pense que Marcuse donne une explication à cela quand il écrit que le système est pervers et puissant au point de réussir à détourner les idées les plus radicales en les faisant entrer dans une logique marchande et commerciale. Si elles sont à la mode et qu'elles se « vendent » bien, alors c'est plus efficace pour le système capitaliste de les vendre comme de vulgaires produits que de les censurer.



● Karl ●



LE JEU DES 7 ERREURS DEFINITIVES MAIS MESURABLES -

Et même tout acte d'accusation contre la société, ne pourra plus s'exprimer sans être immédiatement, inévitablement, transformé en best-seller, c'est-à-dire directement absorbé par le marché, acheté, vendu, payé par la société même qu'il critique...

L. QUAND les idées ne plongent pas dans la réalité pour s'y nourrir et circuler en passant des uns aux autres, elles se chosifient et meurent... Sans parler de 1968, il y a eu dans les grèves de l'hiver 1995, retrouvées, réinventées et recrées un tas d'idées, de celles qui se passent de main en main comme des relais à travers l'histoire. Et plus récemment pendant le mouvement des chômeurs, j'ai pu lire, écrit sur un mur, parmi d'autres échos de la persistante résistance d'Eros contre la civilisation : « La débauche, pas l'embauche. » Marcuse ou pas, il y a un trésor commun d'aspirations et d'attente. A ce propos d'ailleurs, de Marcuse et « d'idées radicales », il y a ça et là quelques signes de son retour à la mode donc de sa neutralisation. Il y a eu sur lui un papier dans *Le Monde diplomatique* d'août 1998, s'ornant du significatif chapeau : « L'homme pour qui la résignation était ringarde. » Cet article aplatit à l'extrême la réflexion de Marcuse la réduisant à une revendication individualiste de pensée non

conformiste. Il évacue le contenu séditieux d'une démarche pourtant toujours obsédée de repérer dans les failles du système et de la société le mouvement potentiellement révolutionnaire, de mettre à nu dans l'analyse du principe du plaisir l'élément subversif. Et de retrouver les solidarités sociales capables de mettre en œuvre les rêves de fusion et de transparence qu'il nourrit.

K. JUSTEMENT, quand Marcuse aborde de façon concrète les conditions de possibilités d'une révolution et les sujets historiques qui pourraient en être le moteur, il avance une idée essentielle : pour lui, le capitalisme a atteint un stade de maturité qui fait apparaître une tendance à la collaboration de classe plutôt qu'à une lutte des classes. Derrière tout cela, il y a la théorie du maître et de l'esclave. Qu'est-ce qui contraint les hommes au salariat, un maître, des maîtres ? Et ce qu'il y a de plus pervers dans ce système, c'est qu'il s'impose par une pseudo-société démocratique. En gros, la seule solution qu'il reste aux esclaves, c'est de pouvoir choisir librement leurs maîtres.

Cette harmonie est évidemment préétablie, dans la mesure où les maîtres ont façonné un public qui réclame leur marchandises, et avec d'autant plus d'insistance qu'il peut, dans et par ces marchandises, se décharger de sa frustration et de l'agressivité qu'elle fait naître.

Vers la libération

Il est reproché à Marcuse du coup de mettre hors jeu d'office la classe ouvrière pour la réalisation de la révolution. Et là, je voudrais le « défendre » si je puis dire : s'il constate et regrette l'intégration d'une grande part des travailleurs au système, il précise aussi à plusieurs reprises que pour lui la classe ouvrière est et reste l'agent historique incontournable d'une possible révolution.

La transformation radicale d'un système social dépend, aujourd'hui encore, de la classe qui constitue la base humaine du processus de production ; c'est-à-dire, dans les pays capitalistes avancés, de la classe ouvrière. [...] La classe ouvrière n'a pas perdu son rôle historique, elle est toujours le principal moteur de la transformation.

Vers la libération

Par contre, ce qui peut être critiquable chez Marcuse, c'est la suite de cette phrase : « ... et les catalyseurs de la transformation doivent agir de l'extérieur ». Et là, je ne suis plus d'accord avec lui quand il décrit la « classe ouvrière industrielle » comme un « facteur objectif » de la révolution et « l'intelligentsia non conformiste » comme un « facteur subjectif, c'est-à-dire la conscience politique ». La révolution ne peut pas venir pour moi de « l'extérieur », d'une espèce d'avant-garde qui aurait encore une conscience politique alors que les travailleurs, dépourvus – même partiellement et momentanément – de cette conscience, serviraient de masse agissante mais non pensante.

L. C'EST VRAI qu'à notre tour, l'envie nous prend de détourner la pensée de Marcuse, de l'arracher à une vision peut-être trop liée aux milieux des campus américains des années 60, à une tendance, parfois, à privilégier le rôle de « la dimension esthétique » dans la lutte contre la pétrification sociale. Je crois que son grand mérite a été surtout de poser des jalons dans la recherche de ce chemin fragile que doivent se frayer les aspirations utopiques, en tirant vers la lumière la négation vivante que le principe du plaisir sans cesse nié ou contrarié secrète. Il nous apprend à être à l'écoute des vibrations de la vérité de la poésie, qui capte la sève de l'espoir et de la révolte, de ce passé toujours échappé qui rend le présent si étroit, si intolérable. Il élargit ainsi les failles du système pour qu'elles se fassent appel d'air dans l'organisation serrée du principe de réalité. Il renoue avec la mémoire intime des grands refus, des grandes révoltes, dans le temps enchaîné aux nécessités du capitalisme depuis l'enfance. Il réanime au plus intime de chacun les liens avec la grande communauté meurtrie de ceux qui sont les agents et les victimes les plus directs de l'économie.

Dans cette archéologie reconquise de l'Eros dont les rêves persistent à habiter et tourmenter l'homme unidimensionnel, il y a ce refus obstiné d'être confiné à la sphère privée, sans défense, que le pouvoir peut investir à sa guise par la persuasion ou la violence ; il y a donc les ferments d'une prise de conscience communautaire, d'un mouvement révolutionnaire. Marcuse à sa manière redonne à la poésie sa fonction plénière : l'affirmation rayonnante et inquiète d'une autre réalité. Et l'ouverture de l'histoire à un autre horizon. ■



● 23. Klaus Eichhammer. 1998 ●

UN PROLO AMÉRICAIN CHEZ LES SANS-PAPIERS LATINOS

i l se pourrait bien qu'un nouveau mouvement soit en train de naître parmi les immigrants latinos aux Etats-Unis. La marche des Latinos sur Washington, le 12 octobre 1996 – avec son slogan « Aquí estamos, no nos vamos » (Nous sommes ici, nous ne partirons pas) – était, peut-être, un premier pas. Mais il est trop tôt pour dire si la faible mobilisation actuelle pour l'amnistie des immigrants sans papiers ou, comme ils se sont appelés eux-mêmes lors de rassemblements, des esclaves sans papiers, se transformera véritablement en mouvement.



CE QUI SÛR, EN REVANCHE, c'est que la situation actuelle des sans-papiers est porteuse d'un mouvement. Ce sont bien des esclaves sans papiers. Alors que le néolibéralisme, ou la globalisation, ou le soi-disant stade de libre marché du pillage capitaliste s'est intensifié en Amérique latine, les immigrés latinos n'ont eu comme alternative que de se redresser et de dire : « Nous sommes ici, nous ne partirons

pas. » En fait, ils ne peuvent pas repartir. Des régions entières de plusieurs pays se sont vidées vers le Nord, les vieux et les bébés restent et ne survivent que grâce aux dollars que leur envoient les exilés. Des Etats s'effondreraient si le flux de dollars des immigrants s'arrêtait. La deuxième source de revenu national du Mexique, après le pétrole, ce sont les dollars des travailleurs au nord de la frontière, et cela est vrai pour d'autres pays. Même le gouvernement américain raciste a dû reconnaître cet état de fait au point qu'il a suspendu pour dix-huit mois les expulsions vers le Honduras et le Nicaragua à la suite du cyclone Mitch.

En d'autres termes, les conspirateurs alliés au gouvernement américain qui dirigent ces deux pays seraient en danger d'être renversés par la progression de la misère si les Etats-Unis venaient à couper cette source unique de revenu national. Et ils le savent bien. Quant aux Etats-Unis, plus d'un sans-papiers l'a déjà dit : « Si les sans-papiers pouvaient faire grève ne serait-ce qu'une journée, cela montrerait l'importance que nous avons pour leur

économie. » Cette idée d'une journée, voire d'une heure de grève, s'est posée plusieurs fois. Il en était question lors de la marche du 12 octobre 1996 et l'on espérait que celle-ci serait si vaste qu'elle affecterait la part de travail fournie par les immigrés dans l'économie. Mais ce ne fut pas le cas.



ALORS, pourquoi un mouvement devrait-il prendre forme maintenant ? Tout d'abord parce que les conditions matérielles ont changé. Dans le passé, le travailleur arrivait avec l'idée d'un séjour temporaire aux Etats-Unis, en général cinq ou six ans, et quittait sa famille. Chaque pays constitue un cas particulier. Ainsi, il était plus facile pour les Mexicains de traverser la frontière alors que, pour ceux des pays plus au sud, le coût et les risques en-

temps sur ce capital. De plus, il n'y a plus de perspective d'emploi sur place. Il existe un nombre incalculable d'histoires de parents et d'amis qui sont finalement revenus, pour s'en mordre sévèrement les doigts en l'espace de quelques mois. L'état désastreux de l'économie dans leur pays leur montrait la terrible réalité : « Je ne peux pas retourner dans mon pays. Je suis ici, c'est ici que je dois me battre. » On ne peut plus fermer les yeux, se pencher à nouveau sur la machine à coudre et dire : « Plus je travaille, plus rapidement je mettrai de l'argent de côté et plus tôt ce cauchemar cessera, plus tôt tout sera fini et je serai de retour chez moi auprès des miens. » Le résultat immédiat a été que l'on a commencé à voir de plus en plus de femmes rejoindre leurs maris, et maintenant les enfants viennent aussi et d'autres naissent ici.

La nouvelle loi draconienne sur l'immigration, en vigueur depuis l'année dernière, transforme aussi les conditions matérielles. Elle rend impossible toute solution individuelle du problème des sans-papiers. Lorsque nous avons des discussions, il me semblait que la plupart des travailleurs s'accrochaient au « Comment puis-je légaliser ma situation ? Sous quel angle puis-je intervenir ? » Maintenant, ce qui est nouveau, c'est qu'il y a ce « nous », la conscience que la seule solution sera collective, comme l'amnistie.



MOI ET DEUX CAMARADES, immigrés équatoriens, nous avons participé à ce qui pourrait être le début d'une mobilisation pour l'amnistie. Les réunions se tenaient dans une église. Pourquoi ? D'abord pour des raisons concrètes : l'église est le seul espace social de la communauté, une sorte de centre. La deuxième raison est d'ordre spirituel. Les gens de cette communauté sont religieux et la demande de justice et de dignité est souvent exprimée dans les termes du courant de la théologie de la libération. A New York, il existe un mouvement d'amnistie plus large, surtout parmi les Mexicains, également organisé autour des églises. La mobilisation à laquelle nous avons participé est le fait d'Equatoriens. Dès le début de notre participation, nous nous sommes interrogés : pourquoi des mobilisations centrées sur les nationalités ? Avant, lorsque nous nous réunissions dans l'église,



● Dessin : Rochette. Texte : Karl ●

courus étaient tels qu'il était impensable de faire des allers et retours. Alors que le néolibéralisme et la crise s'intensifient, des populations de plus en plus lointaines ont été forcées de venir, ce qui change la nature de l'immigration.

En général, l'idée était de travailler deux ans pour rembourser le coût du voyage (s'il y avait expulsion entre-temps, c'était un désastre total pour la famille qui s'était endettée pour le financer), une année de plus pour acquérir un petit terrain, deux encore pour construire une maison modeste et, peut-être, une pour mettre un peu d'argent de côté pour soi-même. Tout cela a changé. Les économies des pays d'origine s'écroulent et peu importe combien on épargne, on ne pourra jamais vivre long-

il y avait des Equatoriens mais presque autant de Mexicains, ainsi que quelques Colombiens et des Centraméricains. Pourquoi créer des barrières ? La première réunion à laquelle nous avons assisté s'est même ouverte sur l'hymne équatorien ! Mon ami équatorien s'y est vivement opposé. On nous a alors répondu que les Mexicains avaient déjà leurs organisations, que nous devons organiser les nôtres nous-mêmes et que, seulement ensuite, nous pourrions nous rassembler tous ensemble. Je respecte le fait qu'ils veulent s'organiser d'abord en tant qu'Equatoriens, bien que je ne fasse pas ce choix moi-même. Pour ma part, je continuerai à mettre mes énergies pour coordonner les activités avec d'autres groupes, dans un mouvement d'amnistie plus large.

Il y a deux ans, à l'époque des nouvelles lois anti-immigrés, le centre des travailleurs latinos de New York était impliqué dans une campagne pour l'amnistie et avait fait une pétition qui avait recueilli quelque 25 000 signatures. Depuis, il y a eu chez eux une scission, une partie poursuivant la campagne pour l'amnistie, tandis que la majorité créait une nouvelle organisation, le Projet pour les travailleurs d'Amérique latine. Leur position consiste à dire : « Nous ne sommes pas contre l'amnistie, bien sûr, mais le climat politique aux Etats-Unis fait que ce n'est pas réaliste. Et plutôt que de dépenser de l'énergie dans cette lutte, nous allons continuer à nous organiser sur notre lieu de travail. Que vous ayez des papiers ou non, il y a une législation du travail qui doit être appliquée et nous nous battons sur cette base. » Je suis plutôt d'accord avec eux. Lors la première réunion du mouvement pour l'amnistie à laquelle nous avons participé, je voulais aussi poser la question : « Est-ce bien réaliste ? Est-ce à cela que nous devons consacrer notre énergie ? » Je ne pense pas qu'il y ait un mur entre le fait de se battre en tant que travailleur – en se basant sur les lois disponibles comme le droit du travail – et celui de se battre pour l'amnistie. Je ne crois pas qu'il y ait une telle séparation dans l'esprit des travailleurs eux-mêmes.



LORS D'UNE ASSEMBLÉE, on m'a demandé de faire une courte intervention sur les luttes aux Etats-Unis, sur le mouvement social américain. L'épisode qui me semblait être le plus concret et le plus à propos, c'était l'histoire de Rosa Parks et le boycott des bus à Montgomery, en Alabama, dans les années 60. Il me semble qu'il y a des parallèles entre la situation d'alors et celle d'aujourd'hui. D'abord, l'accent mis sur l'opposition à une loi in-

juste. Faire d'un être humain un clandestin est une injustice et une attaque à la dignité humaine, tout comme l'étaient les lois ségrégationnistes du Sud. Et ce que j'entendais dans ces assemblées exprimait la détermination de faire quelque chose face à la situation d'esclaves sans papiers, de travailleurs clandestins et de changer ces lois injustes. Dire : « Oui, mais est-ce réalisable ? Est-ce que l'atmosphère politique est favorable ? », revenait à réagir comme ces gens qui affirmaient que les changements dans le Sud ne pouvaient venir que du Nord, que c'était folie de vouloir s'organiser dans le Sud.

Puis, un jour, une femme, Rosa Parks, fatiguée, physiquement et psychologiquement, à cause de ces lois injustes, refusa de se lever dans le bus pour donner sa place à un Blanc. Ce fut le début des événements, de l'inimaginable boycott des bus, qui non seulement transforma une loi particulière, mais qui modifia aussi les relations humaines. Là où régnait la peur naquit la confiance en soi. Des travailleurs ordinaires devinrent des sujets historiques. Ce n'était pas l'affaire des politiciens ou des leaders qui décident quel est le bon moment, mais l'apparition d'un mouvement de masse qui changea les choses et réveilla toute une génération. De même, si l'exigence d'amnistie n'est plus seulement le projet de quelques leaders et mobilise les masses – tout cela reste problématique pour le moment – elle pourrait aussi réveiller « la conscience des Etats-Unis », réveiller la solidarité parmi d'autres groupes, tels que les étudiants, les Afro-Américains, les Amérindiens, etc. Mais nous ne le saurons que si tous ces si deviennent réalité.

Je repense à la façon dont les étudiants s'étaient, il y a quelques années, engagés en solidarité avec l'Afrique du Sud, à la différence que cela a pu faire. J'ai parlé de tout cela. Au cours d'une autre assemblée on m'a demandé pourquoi, moi – qui n'avait sûrement pas besoin de papiers – j'étais là. J'ai répondu : « Je suis ici par solidarité avec votre lutte contre la loi injuste, d'abord parce qu'aucun être humain ne peut être considéré comme étant en situation irrégulière. Je suis ici également en tant que travailleur parce que toute loi sur l'immigration est dirigée contre les travailleurs, parce qu'elle les affaiblit tous, en maintenant une partie d'entre eux sans protection légale. Enfin, je suis aussi ici parce que je vois dans cette lutte des valeurs humaines qui s'opposent à ce système matérialiste. J'espère ainsi que cette lutte pourra tous nous faire réfléchir et nous aider à lutter aussi, tout comme le boycott des bus de Montgomery et le Mouvement pour les droits civiques, Freedom Now, ont secoué tout le pays et ont aussi poussé ma génération à se



● Pollution. Pierre Maocut ●

mobiliser contre la guerre du Viêt-nam. » Une copine a aussi soulevé dans l'assemblée le problème des enfants, qui doit être résolu dans ce mouvement en tant que question politique, pas seulement comme question sociale ou personnelle. Comme elle l'a souligné, si nous voulons devenir des adultes révolutionnaires, nous devons nous occuper des enfants. Les enfants des pauvres sont les plus vulnérables, leurs parents sont ceux qui ont le moins accès aux informations alternatives et qui sont souvent à la merci des médecins, des enseignants, des travailleurs sociaux, etc.



IL SUFFIT DE REGARDER les nouveaux immigrés d'Amérique latine, qu'ils soient originaires du Mexique ou d'Amérique centrale pour comprendre ce qu'ils sont. Ne voyons-nous pas le peuple originel de ce continent, chassé par les descendants des immigrants et des envahisseurs d'Europe ? Tout cela est bien ironique. Certes, il y a des distinctions. Certains sont indigènes et se considèrent comme tels, d'autres commencent tout juste à « retrouver » leur identité en tant qu'indigènes. Ceci après avoir subi dans leur propre pays l'immense racisme anti-indigène et aussi après avoir intérioriser la haine envers eux-mêmes. D'autres encore sont métis. Mais la question indigène est là. Tout autant que la question africaine puisque d'autres immigrants, originaires aussi bien du Honduras que de la côte du Pérou, de Colombie ou d'Equateur, ont

des ascendances africaines et arrivent déjà avec l'expérience de la lutte contre le racisme chez eux.

Donc, l'autre sujet dont nous devons parler dans ces assemblées est celui des Amérindiens et du génocide. Y aurait-il de terribles parallèles à faire avec ce qui se passe aujourd'hui ? A l'arrivée des Européens, les Amérindiens ne leur étaient d'aucune utilité. C'était leur terre, ils étaient rebelles, se battaient et s'enfuyaient, ils ne voulaient pas être réduits en esclavage. Alors, ils furent exterminés et les Africains furent impor-

tés pour servir d'esclaves. Aujourd'hui, les rebelles, ce sont les Afro-Américains qui sont sur leur terre, ce sont eux qui refusent d'être exploités en usine, de travailler douze heures pour 3, 4 ou 5 dollars de l'heure. Les dirigeants ne savent que faire des Afro-Américains, si ce n'est déclencher contre eux quelque nouveau génocide – tueries, prison, soi-disant guerre contre la drogue, etc. Et les nouveaux esclaves, les sans-papiers, sont importés pour travailler dans les nouvelles plantations, les ateliers clandestins. Ils ne peuvent pas se rebeller. Non pas qu'ils soient enchaînés. Ils sont « libres »¹. Mais ils sont maintenus dans cette situation « irrégulière » en permanence, sans droits légaux, sans possibilité de s'organiser.

Vu sous cet angle, même si le parallèle peut sembler trop facile, on voit à quel point le début d'auto-organisation des sans-papiers est historiquement crucial. Crucial aussi le rôle que nous pouvons jouer pour aider ces travailleurs à s'unir aux Afro-Américains, aux Amérindiens et aux travailleurs en général. Et, bien sûr, le lien n'est pas seulement pratique, il réside aussi dans la prise de conscience de cette histoire, dans la compréhension des connections dans l'histoire comme passé, présent et moment qui se crée. Nous savons que les Afro-Américains et les immigrés latinos doivent être solidaires pour que chacun d'entre eux gagne, mais cette solidarité ne sera ni automatique, ni évidente pour tous. Au premier abord, dans la réalité capitaliste, les Latinos et les Afro-Américains sont en concurrence, comme

c'est le cas sur le marché du travail. Mais nous ne devons pas regarder uniquement l'apparence du phénomène (la concurrence) mais aussi l'essence (le génocide et l'exploitation) et l'idée (les valeurs humaines, la nouvelle société qui supprime la vieille) pour chercher à construire consciemment la solidarité.



A CE STADE, une chose est claire. Dans beaucoup d'endroits et sous des formes diverses, on observe les premiers pas de l'auto-organisation des travailleurs immigrés. Et pas seulement des sans-papiers. L'un des aspects de ce mouvement est la conscience profonde de la solidarité, c'est-à-dire de la valeur totalement opposée, consciemment ou non, à tout ce que le capitalisme représente. Beaucoup dans le mouvement ont des papiers et sont là pour se battre pour les autres, pour tous.

Cela m'amène aux valeurs et aux idées présentes dans le mouvement. Le comportement des leaders révèle aussi bien des aspects positifs que négatifs du courant de la théologie de la libération (dont ils sont presque tous issus). Insister pour s'organiser selon sa nationalité peut être source de faiblesse et, à l'avenir, l'une des perches tendues au gouvernement afin de « diviser pour régner ». En effet, il lui serait alors facile de céder à tel groupe et pas à tel autre. L'un des autres aspects négatifs est celui de la hiérarchie, de la division entre les leaders et la base². Et puis il y a l'auto-limitation de la lutte. Il existe à la fois le désir de se battre concrètement aux côtés des autres travailleurs et la peur de la confrontation ouverte, l'idée d'harmonie de classe : « Nous sommes tous les enfants de Dieu. » L'un des mes copains, qui connaît par expérience la théologie de la libération, est très vigilant vis-à-vis de ces limites et de ces pièges.

Le côté positif, c'est le point de vue qui dépasse le cadre de la lutte étroite pour des papiers, pour l'amnistie. Certains disent qu'il ne faut pas passer de l'état d'esclaves sans papiers à celui d'esclaves avec papiers. L'un des travailleurs qui a lancé le mouvement dans cette église le souligne : « Bien sûr, nous voulons la loi d'amnistie, mais ce n'est pas la chose la plus importante. » Et il a parlé des valeurs humaines issues de leur propre expérience postérieure à l'émigration, c'est-à-dire le sens de la solidarité, le sentiment de la communauté, de la *minga* – mode traditionnel du travail agricole commun et partagé, où tout le monde va aider d'autres paysans ou d'autres familles pour la récolte ou la construction de maisons, sous la forme d'associations libres.

Ces valeurs, il veut les rétablir ici, par opposition celle qu'il a trouvée en arrivant : l'individualisme ou plutôt l'égoïsme. A sa façon, il exprimait le désir d'une autre société. Il opposait les valeurs de « chez nous » à celles des grandes villes ou des Etats-Unis. Je pense, moi, qu'il s'agit des valeurs de sociétés paysannes opposées à celles du capitalisme, qui ne les a pas encore complètement détruites. Je ne pense pas que dire : « Oublie la solidarité », « Occupe-toi de toi-même » sont des valeurs spécifiquement américaines, mais qu'elles sont propres à l'idéologie capitaliste. Ce que je retiens de ces idées, c'est que le désir de changement est beaucoup plus profond que la simple revendication de modifications législatives. Il s'agit du questionnement sur les valeurs qui tend à contester le capitalisme lui-même. Je décèle là encore des parallèles avec le mouvement Freedom Now des années 60. Freedom Now aussi allait plus loin que la seule revendication de droits civiques ou de modification des lois. Toutes ces choses sont implicites. On doit les mettre à jour, les nourrir et les aider à grandir. Quoi qu'il en soit, elles ne nous sont pas étrangères et elles sont donc à notre portée.



LORSQUE j'ai connu mes ami(e)s latinos, je pensais qu'ils allaient me parler des conditions de travail dans les ateliers clandestins. Au contraire, ils parlaient toujours de leurs sentiments, de l'amertume de l'exil, de la douleur d'avoir dû quitter leur famille, mais aussi leur communauté, de ne plus participer à la lutte là-bas. Leur grande inquiétude, c'était de savoir comment ne pas perdre leurs valeurs et leur identité pendant leur exil aux Etats-Unis. Ce n'était pas vraiment le discours auquel j'étais habitué. Moi, j'avais l'expérience de la gauche et des libéraux qui disent : « Les travailleurs aux Etats-Unis gagnent trop d'argent pour pouvoir être des révolutionnaires. » Je perdais mon temps à argumenter que les travailleurs en question pouvaient posséder stéréos et belles voitures et subir des conditions de travail inhumaines, être quand même révolutionnaires.

Mais ces travailleurs disent qu'ils ne veulent pas se perdre dans ce matérialisme, cette société de consommation, qu'ils veulent préserver leur identité. Leur opposition au capitalisme se traduit par le rejet des valeurs de la société de consommation qui détruit sous leurs yeux leur communauté et leur expérience de solidarité. De son côté, l'église a sa version des choses, avec son constant sermon culpabilisateur. Les immigrés sont accusés de tomber dans la consommation à outrance et dans l'alcoolisme, de

détruire leurs familles, tous les écueils du capitalisme. Et le danger, c'est justement que certains leaders du mouvement pour l'amnistie reprennent à leur compte ce discours culpabilisateur. « Pourquoi ne sommes-nous pas plus nombreux ? Nous ne sommes pas assez impliqués, nous sommes égoïstes, etc. » C'est une sorte d'accusation et d'exhortation à la fois. Certains réagissent tout de même contre cette attitude. Je peux me tromper, mais je pense que, au-delà de ces attitudes, il existe le véritable désir de créer de nouvelles relations humaines entre ces travailleurs, basé sur leur expérience, sur la conservation de leurs propres formes de solidarité, sur l'expérience nouvelle qu'ils acquièrent et sur la mémoire des luttes collectives dans leurs pays.



● Arrêtez ! Vous allez tout casser ! ●
Barthélémy Schwartz



LA RUPTURE avec les précédentes vagues d'immigration aux Etats-Unis fit sur deux questions : le racisme et le statut légal. Dans les années 20, le racisme américain a fait voter des lois pour limiter sévèrement l'immigration originaire de l'Europe du Sud et de l'Est, et pour fermer complètement la porte aux Asiatiques. De nos jours, c'est avec encore plus de force que ces éléments racistes veulent interdire l'accès du territoire aux nouveaux immigrants de couleur. Et, pourtant, je crois que, jamais dans notre histoire, il n'y a eu autant d'immigrés de couleur, de travailleurs déclarés illégaux par l'Etat. Ces deux facteurs sont en interaction. Bien que la vie des travailleurs clandestins irlandais ou polonais à New York ne soit pas facile, vivent-ils leur « illégalité » de la même façon que les Mexicains ? En fait, même les Latinos en situation régulière sont en quelque sorte considérés comme main-d'œuvre à bon marché du fait de la présence de tant d'autres privés de papiers. Et puis, il y a cette contradiction entre l'acceptation et le rejet des nouveaux immigrants. En gros, il y a d'une part le be-

soin de disposer de main-d'œuvre bon marché et, d'autre part, le racisme. Le pouvoir d'Etat a-t-il vraiment l'intention de fermer les frontières ? Les politiciens jouent avec le racisme mais, en maintenant dans l'illégalité des immigrés, ils s'assurent des réserves constantes de main-d'œuvre surexploitée. Ma réponse a toujours été que les leaders politiques utilisent l'hystérie anti-immigrés – qui maintenant est également l'une des formes du racisme – pour gagner des voix parce que nous sommes dans un pays pro-

fondément raciste. Mais qu'ils n'ont pas l'intention de déporter la grande majorité des sans-papiers, seulement quelques poignées pour maintenir ainsi ceux qui restent dans la peur, ce qui les pousse à travailler sans se plaindre ni s'organiser.

Et pourtant, on pouvait lire dans le *New York Times* du 15 décembre 1998 que 300 000 immigrés avaient été déportés au cours des deux dernières années, un nouveau record, presque le double des deux années précédentes. La police de l'immigration (INS) est désormais le plus grand organisme fédéral de police, avec plus de 15 000 fonctionnaires autorisés à porter des armes et à effectuer des arrestations, plus que le FBI, le Bureau des prisons, le Service des douanes ou la Brigade des stupéfiants. Cette année, le budget de l'INS est de 1 milliard de dollars. Certains disent : « C'est comme si, tout à coup, on avait déclaré la guerre aux immigrants. » Le *Times* cite un projet sur l'immigration qui considère que « empêcher les immigrés d'entrer dans le pays est devenu une priorité plus grande que la guerre contre la drogue. »



Je crois qu'il est très important pour le mouvement en faveur de l'amnistie de mieux comprendre les forces contradictoires qui sont en jeu. Mais ma « réponse » était peut-être erronée. Que se passerait-il si l'INS et le gouvernement fédéral voulaient

vraiment expulser en masse les travailleurs en situation irrégulière ? Il est possible que les intérêts des petits et moyens capitalistes, propriétaires des ateliers clandestins, n'aient aucun poids à Washington... Peut-être que le grand capital, les Kathie Lees, les Levis, Nike et les autres qui délocalisent leurs usines, n'a plus besoin de main-d'œuvre à bon marché ici-même, et que ces derniers décident de la politique à suivre. Toute analyse là-dessus n'est pas superflue. De toute façon, la réaction des travailleurs et de ceux qui les soutiennent doit être toujours la même : le mouvement de masse est nécessaire pour pouvoir contrer la répression. Mais il nous faut bien discerner les forces qui nous sont hostiles et reconnaître nos alliés.

Il existe aussi des traits communs entre la nouvelle immigration et les précédentes. Parler des « esclaves sans papiers » n'est pas fantaisiste et, pourtant, personne ne prétend faire de comparaisons directes avec les conditions de vie des Africains pendant l'esclavage. Le système reste souple, il existe toujours l'espoir de faire sa vie, de se marier, d'améliorer ses conditions d'habitation et, pour finir, de trouver un meilleur travail, du moins tant que l'on n'est pas expulsé. Nous ne pouvons idéaliser aucune situation. Bien que les immigrés tendent à s'organiser pour donner forme à leur

mouvement, à devenir révolutionnaires, il n'en existe pas moins des forces qui les poussent à s'intégrer au système, à être conservateurs. Tout aussi exploités qu'ils soient, ils s'en sortent matériellement mieux ici.

Le problème majeur qui plane au-dessus de leurs vies est l'éventualité constante de l'expulsion. Combien de jeunes amis immigrés, pleins d'énergie, se sont finalement retrouvés submergés dans une vie faite de longues heures de travail, abrutis, accablés par la fatigue, la recherche d'un boulot meilleur ou l'espoir de rentrer chez eux ? Tout est fluide. Même la question raciale n'est pas si simple. Les immigrés dont le profil est plutôt européen verront bien que, pour eux et leurs enfants, l'intégration à la société sera plus facile, même s'ils ne le remarquent pas maintenant. Ceux qui sont d'origine africaine et amérindienne auront dans ce pays des expériences plus difficiles, tout comme leurs enfants. Car la condition des Afro-Américains, et je pense pouvoir ajouter des Amérindiens reste la pierre de touche de la « civilisation américaine ».

JOHN MARCOTTE ■

(New York, déc. 1998 - janv. 1999)

MÉLANIE ■

(Traduction)

1 – En anglais « *free labor* » est l'expression qui désigne également la main d'œuvre non syndiquée.

2 – Ce mouvement réunissait, depuis juin 1998, jusqu'à 250 travailleurs. Il avait été décidé de se réunir en assemblée générale toutes les deux semaines. Toutes les décisions

devraient être prises en assemblée, ce qui rappelle aussi le mouvement de boycott des transports publics à Montgomery. Dans la pratique, plusieurs personnes, moi y compris, ont été obligés d'intervenir pour que les leaders acceptent ce fonctionnement collectif.

APRÈS LA CRISE DE LA VACHE FOLLE LA VACHE COMME OBJET FÉTICHISTE

« Huit cents vaches en polyester seront lâchées dans les rues de New York pendant l'été 2000, afin de promouvoir l'image de la Suisse. »

LE MONDE,
19 juin 1999



DEPUIS PLUSIEURS MOIS, une vogue de fétichisme autour de la figure animalière de la vache se développe. Sous des formes diverses : peluches, autocollants, cartes postales, collections, breloques, pendentifs, figurines, motifs de robe, éléments décoratifs, etc. Pas seulement dans les images publicitaires, mais aussi, et par là de façon plus subtile : au cinéma, dans les décorations de vitrine de magasin (boutiques de prêt-à-porter, librairies), dans les milieux artistiques, etc. Une mode vache (malheureusement pas au sens de « mort aux vaches ») se diffuse insidieusement.

ON ASSISTE, en fait, actuellement à une campagne diffuse de revalorisation de l'image de la vache, après la désastreuse crise de la « vache folle ».

LE SPECTACLE, en effet, n'est pas le moment historique qui nous contient. Il est lui-même inclus dans ce moment. Il est la vision capitaliste du monde exprimée dans l'instant, c'est-à-dire dépourvue des traces de sa linéarité historique. L'absence de conscience historique dans le spectacle s'explique par le rôle social qu'il remplit : son propos n'est pas de réécrire l'histoire, mais de proposer à chaque instant la vision capitaliste du monde qui s'impose à tous.

DE TELS EFFORTS en faveur de l'industrie de la production alimentaire sont, cependant, à renouveler sans cesse. Une campagne de plusieurs mois de réhabilitation de la vache peut être anéantie en quelques jours par une affaire de poulets produits à la dioxine (Belgique, juin 1999).

**BARTHELÉMY
SCHWARTZ** □



DES LIMITES DE LA MONDIALISATION

***f*ait écrasant et monstrueux, la guerre est une solution de force capitaliste aux problèmes capitalistes.** « Élément vital du capitalisme », disait Rosa Luxemburg, elle est l'accoucheuse de nouveaux problèmes. Par sa dynamique propre, elle change les conditions historiques, libère les tendances latentes du capitalisme, lesquelles sont grosses de nouveaux conflits.

La guerre réclame l'asservissement des populations, le consensus national. La propagande tend à faire passer le terrorisme d'Etat pour la volonté de la « communauté des citoyens » : la guerre doit devenir « notre » guerre, les bombardements « nos » bombardements. Se présentant comme « le moindre mal » dans le catalogue des horreurs, elle met de l'ordre dans toutes les sphères de la vie sociale et libère ainsi l'individu de toute distance critique. Car, dans le « Nous devons faire quelque chose ! », le « nous », c'est la délégitimation à l'Etat. L'humanitaire n'existe plus sans le sécuritaire. Non, la guerre n'obscurcit pas la pensée¹, elle en révèle l'essence. Elle avive les traits de la mentalité sociale capitaliste, les craintes, les insécurités, les impuissances, l'apathie.

Briser cette identification, refuser sa caution à l'Etat, aller contre la propagande de l'état-major, c'est tenter de démêler les « lignes de force de l'évolution historique qui conduisent à la guerre² ». Quelles sont les causes et les enjeux, qu'y a-t-il de spécifique, de nouveau, dans cette guerre en Europe ?

Le sécuritaire humanitaire, c'est le droit d'intervention

Toutes les guerres modernes ont été menées au nom de la civilisation, du progrès, des valeurs démocratiques, de la liberté, du droit ou autres formules moralistes. Quand aux pratiques barbares de déplacement et de déportation de populations, elles sont une aussi vieille tradition que l'histoire du capitalisme. Et pas seulement au cours des épopées coloniales. En Europe, de la Baltique aux Balkans, elles furent utilisées pour la formation des empires et, chaque fois que la multiplicité des questions nationales rendait problématique la nécessaire formation des Etats-nations. Cette continuité de l'horreur est un trait intrinsèque du système capitaliste.

La justification humanitaire de la défense des droits de l'homme est le trait caractéristique du conflit dans les Balkans. Depuis quelques années, cet argument humanitaire est utilisé dans les rapports entre les grandes puissances au gré des circonstances. Entre les Etats-Unis et la Chine, par exemple, selon l'état de leurs échanges commerciaux. Ce qui est nouveau, c'est qu'il sert désormais de fondement à un droit d'ingérence, et justifie le droit d'intervention militaire là où il faut, au mépris du principe de souveraineté nationale qu'on invoquait en d'autres temps. Selon ce principe de souveraineté, fondateur de l'Etat de droit, celui-ci se réserve d'intervenir dans son espace national afin de résoudre ses problèmes internes. Le respect de ce principe par tout Etat constituait un élément essentiel de l'équilibre fragile entre les empires capitalistes, qui intervenaient chaque fois que l'évolution des situations locales risquaient de rompre l'équilibre : l'URSS en Europe de l'Est, les Etats-Unis en Amérique latine, la France en Afrique.

L'éclatement du bloc de l'Est s'accompagna d'un deuxième événement majeur, la formation de l'Europe, entité politique et économique. Les limites de l'Europe à l'Est apparaissaient ainsi floues devant une Russie affaiblie et ouvraient la voie à une politique agressive, interventionniste, des Etats-Unis et des Etats d'Europe les plus puissants. Si des parties d'un Etat-nation doivent se faire avaler par un empire capitaliste, le principe de souveraineté n'est pas respecté ; ce fut le cas de la Croatie et de la Slovénie. Inversement, la Turquie peut violemment « résoudre » la question kurde sans que les grandes âmes de l'Europe³ y trouvent à redire. Là, point d'humanitaire, car le Droit d'intervention n'est pas de l'intérêt de l'Europe et des Etats-Unis. Ainsi, il n'est pas étonnant que la soumission du droit de souveraineté au droit d'ingérence soit mise en avance par ses propagandistes. La religion des droits de l'homme et la propagande humanitaire ont ouvert la voie au droit d'intervention militaire. Les états-majors le disent cyniquement : la satisfaction des besoins humanitaires passe par la création d'un environnement sécuritaire.

La « fin de l'histoire » n'était qu'une période historique transitoire, période pendant laquelle les affrontements inter-capitalistes sont restés en

veilleuse. Cette guerre met en évidence la nouvelle donne de la situation mondiale. Derrière les compromis de la diplomatie, pointent déjà les confrontations à venir : de l'Europe aux confins de l'Asie, là où le conflit latent entre la Chine et les Etats-Unis s'affirme chaque jour avec plus de netteté. Plus proche de nous, dans l'est de l'Europe, la Russie se ressaisit comme pouvoir politique incontournable dans l'Est européen. En dépit de l'état sinistré de son économie – assistée par de gigantesques crédits occidentaux, au point que les créiteurs sont devenus dépendants de sa survie –, elle doit redéfinir et protéger sa zone d'influence face à l'Europe et face aux Etats-Unis. Par la guerre, l'équilibre entre les puissances cherche un nouvel ordre mondial.

Les Balkans, centre de la politique mondiale impérialiste

La géopolitique n'est pas séparable de l'économie politique. Elle traduit les rapports de force capitalistes et les conflits d'intérêts entre divers Etats pour le contrôle des matières premières, des zones d'influence économique et du marché. Le caractère de toute guerre est ainsi déterminé par le cadre des rapports impérialistes à une période donnée, dans une région donnée.

Au début du siècle, analysant les causes de la Première Guerre mondiale, Rosa Luxemburg avait

souligné l'importance géopolitique des Balkans, qu'elle considérait, en Europe, comme un « centre de la politique mondiale impérialiste⁴ ». Le fait déterminant de l'histoire de cette région fut la multiplicité des questions nationales qui a rendu difficile l'émergence d'Etats modernes. La formation des Etats balkaniques, par exemple, « s'identifiait avec la liquidation de la Turquie d'Europe ». Mais, par la suite, un Etat turc moderne n'a pu se constituer qu'en prenant appui sur les intérêts du capitalisme allemand dans la région, antagoniques avec ceux de la Russie. Car, deuxième ligne de force, « la politique des Balkans » est un vieil objectif des grandes forces capitalistes. Pour la Russie, cet objectif avait, déjà alors, peu à voir avec la « défense des frères slaves » ; de la même façon que, aujourd'hui, « l'humanitaire » a peu à voir avec l'intervention de l'Otan. « Le but principal de la politique traditionnelle du tsarisme aussi bien que des appétits modernes de la bourgeoisie russe, ce sont les Dardanelles, qui, selon le mot célèbre de Bismarck, donnent la clef des possessions russes sur la mer Noire⁵ ». Selon Rosa Luxemburg, la Russie ne peut « renoncer à son influence dans les Balkans et à son rôle » protecteur « sans compromettre la totalité de son programme impérialiste en Orient⁶ ». Ces grandes lignes d'analyse restent valables pour comprendre la situation présente, même si depuis les



● J'avais raison de redouter quelque chose dans ce genre ! ●
Barthélémy Schwartz

empires se sont transformés.

Dans les années 30 et 40, le problème yougoslave et la question du panslavisme étaient au cœur des préoccupations du Komintern. Staline a toujours vu le contrôle des Balkans comme essentiel pour la Russie⁷. Là se trouvait, tout d'abord, la ligne de front face à l'Allemagne. Ce fut, ensuite, le maillon faible du partage géopolitique de l'Europe, entre l'URSS et l'impérialisme nord-américain. Les questions nationales y furent tranchées en tenant compte des intérêts de l'Etat russe. Fait significatif, la tentative de création, en 1948, d'une fédération balkanique regroupant la Yougoslavie, la Bulgarie et l'Albanie sous la pression de la Russie, fut l'une des causes de la scission soviéto-yougoslave⁸. Par la suite, la Yougoslavie n'a pu exister que grâce au maintien d'un fragile équilibre politique entre les diverses nationalités qui neutralisait le projet d'une « Grande Serbie », ainsi que grâce à une politique extérieure de compromis entre l'empire soviétique et l'Occident.



La barbarie annoncée

Depuis des siècles, « une des fractures majeures de l'Europe » passe dans cette région : « Entre Rome et Byzance, entre le sous-développement et la société industrielle occidentale, entre les bureaucraties communistes et l'Occident démocratique, entre l'islam et le christianisme⁹ ». Une fois de plus, dans l'histoire moderne, les Balkans sont le théâtre de l'affrontement de forces capitalistes dominantes. La disparition de l'URSS va remettre au premier plan l'affrontement pour le contrôle d'une région qui constitue le lien de passage entre la Méditerranée et la mer Noire, qui permet l'accès des républiques pétrolières du sud de la Russie à l'Adriatique. La guerre dans les Balkans est la première guerre en Europe après la fin de l'équilibre de la terreur, la guerre froide.

La barbarie annoncée

Bien avant l'effondrement économique des pays européens du bloc soviétique, les institutions financières occidentales étaient à l'œuvre, en Yougoslavie notamment. Après la disparition de

l'URSS, la classe dirigeante yougoslave se sépara selon des intérêts nationaux et l'intégration des régions les plus riches (Slovénie et Croatie) dans la zone économique allemande accéléra le démembrement de l'Etat fédéral. En Serbie, en 1990, la résistance ouvrière aux mesures de rationalisation capitaliste (licenciements et baisse des salaires) porte un premier

coup au projet de conversion à l'économie de marché. S'ajoutant au coût des guerres et des premières déportations massives en Krajine, les sanctions imposées par les pays occidentaux, de 1992 à 1995, provoquent la chute de l'activité économique et du niveau de vie en Serbie. Le taux de chômage atteint les 50 % alors que les salaires sont parmi les plus bas d'Europe¹⁰. Le difficile accès au marché international des capitaux privés bloque les privatisations et préserve la structure bureaucratique de l'industrie¹¹. Dans ces circonstances, seul l'appel du nationalisme pouvait sauver l'Etat et la classe dirigeante. Car, comme le fait remarquer Hobsbawm, « le nationalisme vient avant les nations. Ce ne sont pas les nations qui font les Etats et le nationalisme : c'est l'inverse¹² ».

Le nationalisme serbe va rechercher ses racines dans les mythes historiques et racistes, il remplace l'idéologie socialiste par la religion comme facteur de cohésion. Certains s'étonnent aujourd'hui de la responsabilité des intellectuels dans l'élaboration des programmes nationalistes et racistes de l'Etat serbe¹³. C'est oublier qu'il y a continuité dans la fonction de cette catégorie sociale, légitimatrice de l'idéologie officielle, qu'il y a un lien direct entre le communisme nationaliste et le national-communisme. D'autres soulignent à juste titre que le champ du nationalisme s'est rétréci – transformation du parti communiste de Serbie en parti nationaliste serbe –, pour incriminer le « nationalisme de droite¹⁴ » de tous les défauts, légitimant le nationalisme tout court. Puisque même l'opposition démocratique n'a plus que l'idée nationaliste à proposer : « C'est la politique intransigeante de Milosevic qui conduit la Serbie à sa perte ! »

Comme ce fut le cas en l'Irak, les sanctions imposées par les Occidentaux favorisèrent le développement de l'économie parallèle fondée sur la pénurie. Elles renforcèrent dans l'Etat, les réseaux bureaucratiques et mafieux¹⁵. Chez les plus pauvres, au Kosovo en particulier, cette tendance prit des formes plus violentes. Corruption, marché noir et autoritarisme s'accordèrent parfaitement aux vieilles structures patriarcales et claniques qui avaient été préservées par le système bureaucratique. Bien avant que les massacres et les déportations soient organisées par l'Etat serbe, déjà les Kosovars étaient soumis à une répression raciste, survivaient avec un taux de chômage qui dépassait les 70 %. Bien avant que les bombardements humanitaires détruisent ponts, écoles, routes, usines, logements, hôpitaux, déjà l'économie de la Serbie était moribonde et le peuple serbe impuissant face aux desseins barbares de la classe dirigeante. Avant l'intervention de l'OTAN, le désastre était là depuis longtemps.

Le vain mot de l'autodétermination

Toute réflexion sur la situation actuelle dans les Balkans doit tenir compte de la tragédie du peuple kosovar. Cette situation a fait resurgir le débat sur l'autodétermination nationale. Mais quel contenu donner dans le monde capitaliste actuel à cette autodétermination que les petits-fils de Trotsky et d'autres (y compris des libertaires) ressortent comme la panacée ?

Le début du siècle, époque de convulsions, avait vu l'apogée des nationalismes et des mouvements d'autodétermination nationale. Le débat sur cette question fut alors très vif au sein du mouvement socialiste révolutionnaire. Pour Lénine – qui restait bon social-démocrate en l'occurrence – nations opprimées et nations dominatrices n'avaient pas la même place dans le mouvement pour la construction du socialisme. Puisque l'instauration de la démocratie était pour lui un préalable à la lutte pour le socialisme, et puisque l'État national « offre les meilleures conditions pour le développement du capitalisme », le caractère progressiste des mouvements d'indépendance nationale allait de soi.

Rosa Luxemburg tenait ces conceptions pour absolument erronées¹⁶. Pour elle, à l'époque de l'impérialisme capitaliste, l'Etat conquérant avait remplacé l'Etat national et, en conséquence, les guerres de libération ne pouvaient pas avoir un contenu émancipateur conduisant au socialisme. Seule la lutte sociale pouvait réellement s'opposer à l'impérialisme et aller au-delà du nationalisme. Le mot d'ordre de l'indépendance nationale ne pouvait

avoir aucun contenu progressiste car cette indépendance ne pouvait se concrétiser que par l'intervention de l'un ou l'autre des pouvoirs impérialistes. L'éclatement de la Turquie en Europe, l'émergence des Etats-nations dans les Balkans, étaient, pour Rosa, exemplaire de cette tendance. Le « droit de libre disposition des nations » était un « vain mot », du point de vue de l'émancipation sociale.

Dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on a pu constater combien l'idée d'autodétermination était devenue motrice de la montée au pouvoir des nouvelles classes dirigeantes. Si, de ce point de vue, on pouvait considérer que Lénine avait vu juste, il était tout aussi clair que cette montée en puissance



du nationalisme n'avait en rien renforcé les perspectives de l'émancipation sociale des peuples, comme Rosa Luxemburg l'avait souligné. Les mouvements nationalistes faisaient face aux empires expansionnistes occidentaux et à l'Etat totalitaire soviétique dans le cadre duquel le droit à l'autonomie politique de Lénine « s'est révélé n'être qu'idéologie pure¹⁷ ». A chaque fois, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes s'est transformé en le droit des plus forts à disposer des plus faibles. Bien que jusqu'alors l'impérialisme ait pris un caractère essentiellement économique, dans l'après-guerre, la for-

me de sa domination se modifia. Partout, l'autodétermination nationale impliquait nécessairement l'intégration du nouvel Etat dans un des deux blocs, l'indépendance portant au pouvoir des classes dirigeantes qui asseyaient leur pouvoir sur l'exploitation des grandes masses. Ce qui donnait un contenu progressiste à ces régimes, c'était leur alignement sur l'empire soviétique ou sur la Chine, leur contribution au renforcement du « camp socialiste », disait-on alors. Ce nouveau type d'impérialisme, ou néo-impérialisme, se caractérisait par un changement de fonction de l'indépendance politique. Celle-ci se traduisait désormais par une augmentation de la dépendance et de l'exploitation économique et non par sa diminution. C'était « une contre-révolution néocolonialiste qui visait à réprimer les mouvements de libération nationale tout en octroyant aux colonies une indépendance de façade¹⁸ ».

Aujourd'hui, quel peut être le sens du droit à l'autodétermination pour les peuples des régions économiquement broyées par le mouvement du capitalisme ? La forme moderne de la domination ca-

pitaliste ne laisse plus de place à la constitution de nouveaux Etats-nations. L'indépendance de façade ne peut aboutir qu'à l'existence d'Etats-protectoirats, avec des fonctions essentiellement répressives, étroitement liés aux grandes puissances capitalistes. L'exemple de la Palestine – le rôle assigné à l'OLP dans les institutions créées et contrôlées par les services secrets américains – devrait faire réfléchir ceux qui ressortent les vieux schémas de l'autodétermination nationale à propos du Kosovo. Le peuple kosovar, meurtri – contre qui et au nom de qui la barbarie a été perpétrée – est condamné à végéter dans un pays devenu un immense cimetière, coincé entre des Etats devenus des républiques bananières, bases militaires des grandes puissances.

La disparition de l'URSS, la fin du partage du monde entre deux blocs, a également été la fin de l'anti-impérialisme, idéologie mobilisatrice des mouvements de libération nationale. Plus que jamais, la lutte pour l'émancipation sociale est le seul rempart contre la barbarie capitaliste.

CHARLES REEVE ■

1 – Daniel Bensaid, « La Logique de guerre obscurcit la pensée », *Le Monde*, 9 avril 1999.

2 – Rosa Luxemburg (Junius), « La crise de la social-démocratie », *Spartacus*.

3 – Au cours des dernières années, l'Etat turc a vidé 2 685 villages, déporté plus de 275 000 Kurdes. Voir le rapport de *Human Rights Watch*, 1998.

4 – Rosa Luxemburg, *op. cit.*; p. 131. Voir en particulier le chapitre IV.

5 – *Ibid.*, p. 81.

6 – *Ibid.*, p. 86.

7 – Dans ses « *Conversations avec Staline* », Gallimard, 1962, Milovan Djilas, le dirigeant yougoslave, rappelle que lorsqu'il s'agissait des Balkans, Staline se référait toujours à la Russie et non à l'URSS.

8 – D'après Djilas, Staline considérait que la Yougoslavie devrait avaler l'Albanie. Il fut hostile à l'insurrection communiste en Grèce car elle allait à l'encontre de cet équilibre instable.

9 – P. Vidal-Naquet, « Réponse à un acte d'accusation », *Le Monde*, 9 avril, 1999.

10 – De 1989 à 1999, l'industrie avait perdu 70 % de ses capacités et la richesse nationale avait été réduite de moitié.

Courrier des pays de l'Est, *Libération*, 5 et 6 juin 1999.

11 – Avant la guerre, 900 entreprises d'Etat, représentant à peine 1 % de la production, employaient plus de 50 % des salariés. *Ibid.*

12 – Eric Hobsbawm, « Nations et nationalisme », p. 20, Gallimard, Paris, 1992. Voir aussi André Dréan, « L'Etat-nation et le nationalisme », *Oiseau-tempête*, numéro 1, printemps 1997.

13 – Vidosav Stavonovic, *Libération*, 15 avril, 1999.

14 – Alain Joxe, « Contre le "crétinisme international" » (réponse à Régis Debray), *Le Monde*, 14 mai 1999.

15 – En 1998, l'économie parallèle contribue pour plus de 50 % à la formation du produit intérieur brut (PIB). *Courrier des pays de l'Est*, *op. cit.*

16 – Voir, à ce propos, Paul Mattick, « Les divergences de principes entre Rosa Luxemburg et Lénine », (1935), « *Intégration capitaliste et rupture ouvrière* », EDI, Paris, 1972.

17 – K. Korsch, « La contre-révolution néocolonialiste », in « *Marxisme et contre-révolution* », (choix de textes), Seuil, 1975.

18 – K. Korsch, *ibid.*

REQUIEM POUR LE DÉSIR

SONIA N'EST PLUS CHEZ ELLE. Un matin comme tant d'autres, j'ai ouvert la porte de sa maison et elle n'était plus là. La nuit, les voisins, du bruit, la peur, une femme de 94 ans seule, les pompiers et un hôpital pour vieux. C'est là que je la retrouve, perdue dans des habits que je ne lui connais pas. Une pauvre chose, repliée sur elle-même, vidée de son orgueil, de sa force.

► « Je ne sais pas pourquoi je suis ici. » Sa voix trahit la peur de l'abandon, de l'inconnu dans lequel elle est précipitée. Je l'aide à se lever doucement, et mes mains effleurent avec pudeur son corps qui n'oppose plus aucune résistance.

► « Tu crois que je pourrais rentrer chez moi bientôt ? » Elle s'accroche à mon regard en attendant une réponse. Je ne sais pas quoi dire : la vérité ? La vérité peut la tuer à l'instant.

► « Vous n'êtes plus libre de disposer de votre vie. » Comment lui dire ça, comme lui expliquer qu'ils ont pris la décision de la mettre dans une maison de retraite pour qu'elle vive mieux ?

► Mieux, c'est quoi ? Des douches, des repas réguliers ? Des gens qui vous observent afin que vous ne tombiez pas ? Ce sont les calmants pour mieux dormir et, surtout, pour ne pas déranger le personnel ? Le temps rationnel de l'hôpital ?

► Et la vie dans tout ça ? La place pour la parole ? Pour le désir ? Dans un lieu anonyme, aseptique avec une odeur de désinfectant qui vous étouffe plus que l'odeur de la vieillesse ?

► La vie, c'est aussi le rire, le hasard, l'amour, la rencontre. Mais, peut-être, faut-il préparer les vieux à la mort, les faire mourir doucement dans l'âme et les tenir en vie quand leur âme est morte.



● Le cœur de pic. Claude Cahun. 1936 ●

► « Ici, vous ne serez plus seule, vous aurez des amis. » Je suis en train de la trahir ? De la désarmer ? Et elle encore, presque en sourdine pour que les autres n'entendent pas : « Et quand est-ce que je m'en vais ? Ils viennent me reprendre ? Ils vont me punir ? »

► Les seules possibilités de fuite : s'oublier, oublier le réel, se laisser mourir. Pour Sonia, qui aime la beauté, l'humour, s'oublier, c'est déjà mourir.

► « Madame Sonia est très confuse. Elle nie faire pipi partout. Cherchez à lui faire comprendre qu'elle ne doit pas enlever ses couches. » Je regarde le docteur qui dit ça et j'éclate de rire.

► Sonia, pour le médecin, les infirmières, n'est déjà plus un être singulier, elle n'est qu'un corps qui ne retient plus ses liquides et ça pue !

► « Vous venez demain ? » La voix de Sonia me ramène à elle

comme pour m'éloigner d'un cauchemar. Je l'embrasse tendrement et je lui susurre à l'oreille : « Vous êtes très belle ! Et, demain, on ira se promener ! »

► « Oh ! Alors, je pourrais trouver un fiancé. Imaginez-vous, un fiancé à mon âge. » En disant cela, Sonia éclate de rire, un rire complice et sensuel d'une jeune femme qui rêve de l'amour.

► Sonia est à nouveau fleur sauvage, majestueuse et charnelle, au parfum étourdissant du désir. Désir d'amour ? Je suis folle de penser ça ? C'est ça qui la tient agrippée à la vie. L'attente d'un amour qui doit encore arriver, l'envie d'un geste galant, d'une promesse tendre.

► Horrible ? Horrible est la pensée de bannir la sensualité de nos vies, de détruire le désir parce qu'il est incompatible avec l'ordre moral de ce monde. Parce que le désir fait désordre, il faut tuer le désir.

Lou □

UN ARTISTE D'ÉCONOMIE MIXTE PATRIOTE

Le Musée du Jeu de paume (Paris) a consacré à l'automne 1998 une rétrospective à l'œuvre du sculpteur Jean-Pierre Raynaud des trente dernières années. Arrêtons-nous un instant sur le parcours significatif de cet artiste insignifiant, chez lequel on retrouve presque tous les traits spécifiques de l'art d'économie mixte, sous une forme caricaturale.

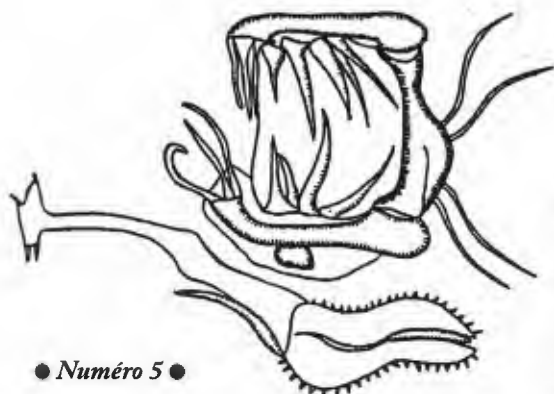
QUELS SONT CES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE L'ART D'ÉCONOMIE MIXTE¹ QUE L'ON RETROUVE CHEZ RAYNAUD ?

LA DIVISION DU TRAVAIL de la représentation chez les artistes d'économie mixte les amène à se partager en deux familles principales : les artistes travaillant sur les objets et les signes relevant du marché privé (l'accumulation, la destruction, le quantitatif, la mise en série, par exemple Andy Warhol, ou Arman et ses simulacres de l'accumulation en série des produits industriels, etc.), et les artistes travaillant sur ce qui relève de la *thématique étatique* (la mise en boîte, l'archivage, le tri, la nomination, l'étiquetage, l'anonymat, le fichage, le classement, la nomenclature, la numérotation, etc.).

Qu'on ne se méprenne pas, cela ne signifie pas que les premiers trouvent leur valorisation dans le seul marché privé de l'art, et les seconds leurs subventions uniquement dans les institutions étatiques. Les artistes d'économie mixte sont en général à la fois payés par les uns et subventionnés par les autres (IBM et le ministère de l'Agriculture). C'est en cela qu'il s'agit d'un *art d'économie mixte*. C'est la décision prise dans le choix des objets, des éléments et des signes qu'ils manipulent pour les transformer en œuvres d'art qui différencient les artistes d'écono-

mie mixte en familles distinctes, car l'art d'économie mixte est essentiellement un jeu sur l'agencement des objets. Même si certains artistes travaillent à la frontière des deux. Jean-Pierre Raynaud appartient, par exemple, clairement à la famille étatique, ses objets de prédilection à partir desquels il s'est spécialisé comme artiste, relèvent essentiellement de la thématique de l'Etat et de la fonction publique. Plus précisément, il travaille sur la thématique des *signes étatiques de la sécurité publique*. Il expose en guise d'œuvres d'art aussi bien des éléments rapportés du réel (extincteurs, trousse de pharmacie, boîtes à alarme, panneaux de signalisation) qu'il fixe tels quels sur des piédestals exposés à même le mur, que des vignettes de la sécurité publique (Danger, Produit industriel, Produit inflammable) qu'il accumule sur des panneaux ou des cylindres. La deuxième thématique dans laquelle prend place la première, est celle de *l'hôpital*. Lorsqu'il n'expose pas des éléments de la signalétique sécuritaire, Raynaud expose des objets directement pris chez les fournisseurs de mobiliers, de fournitures et d'objets divers à l'usage des hôpitaux, qu'il expose, de même, tels quels en les combinant avec des éléments de *carrelages blancs*.

Les artistes d'économie mixte s'individualisent les uns des autres avec des objets fétiches qui les définissent dans la communauté artistique et dans le marché des œuvres d'art, à partir desquels ils déclinent leur production artistique. De la même façon que Daniel Buren est artiste d'économie mixte *dans la rayure* ou Christo *dans les emballages*, l'art d'économie mixte de Raynaud est dans le carrelage blanc : *Carrelage & fauteuil roulant* (1990), *Chambre* (lit d'hôpital et carrelages blancs, 1974), *Carrelage radiographique* (cliché radiographique d'une main de patient et carrelages blancs, 1989), etc. Jusqu'à satiété. Raynaud ne crée pas de couleur propre : il ne parle que le langage chromatique des couleurs utilisées par les services de l'Etat. La couleur qu'il privilégie est le rouge pompier : « Je voulais le rouge le plus agressif, le plus pur, le plus frappant, explique l'artiste, alors j'ai tout fait : je suis allé à la caserne des pompiers pour leur demander quelle était leur référence de rouge et je suis arrivé à un vermillon qui me convient parfaitement.² » Il pourrait de la même façon se servir du jaune Poste, du



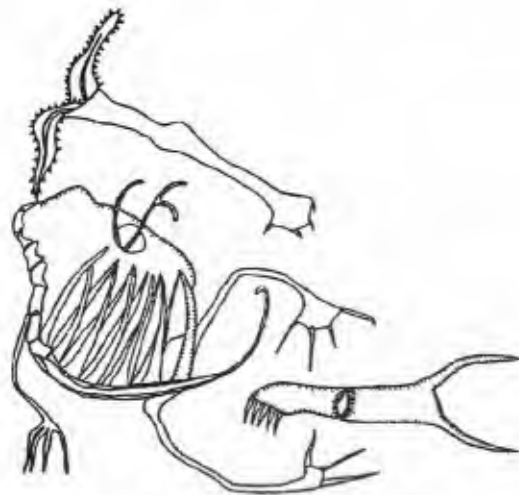
● Katerina Pinosova ●

bleu métro, du vert Paris-ville-propre ou du bleu Gaz de France, sans dénaturer fondamentalement son travail. Un artiste travaillant sur le mode inverse, privilégiant les objets de la famille du marché privé, utiliserait d'autres couleurs, par exemple le rouge McDonald, le bleu Michelin ou le rose confiture Bonne-Maman. Raynaud est un artiste réaliste de l'environnement de l'hôpital, la plupart de ses œuvres étant censées exprimer (d'après l'artiste) ce qu'est un environnement hospitalier, mais à partir de la seule ressource de sa signalétique sécuritaire, et en l'absence de toute trace de malades et de médecins. Car dans les paysages de l'art d'économie mixte, aucune main humaine ne produit les objets industriels que l'on utilise dans la vie quotidienne.



L'ÉPOQUE du réalisme de paysage est depuis longtemps révolue. La formation des artistes a changé : « Sur dix artistes majeurs de la génération de Pollock et de De Kooning, un seul possédait un diplôme universitaire (et pas en art), tandis que sur trente artistes âgés de moins de 30 ans qui avaient participé à l'exposition Young America 1965 du Whitney Museum, une majorité possédait son bachelor of arts ou son bachelor of fine arts », rappelle Harold Rosenberg³. La formation artistique est aujourd'hui aussi une formation pluridisciplinaire en sociologie, en communication, en psychologie, en histoire, etc. De fait, le regard sur les moyens de représenter la réalité se modifient. Les artistes d'art d'économie mixte d'ailleurs, bien qu'ils travaillent essentiellement sur l'agencement des objets de la vie quotidienne, récusent le fait d'être des artistes *réalistes*, ce qu'ils sont, bien sûr.

Le rapport au réel est aujourd'hui, et cela depuis les début de l'art d'économie mixte à la fin des années 50 (inauguré symptomatiquement en France par le mouvement des Nouveaux Réalistes), une affaire de spécialistes. Chaque artiste ne consacre son travail qu'à un moment particulier de l'environnement fabriqué et produit industriellement : depuis la production de l'objet à partir de pièces élémentaires détachées jusqu'à son assemblage, de sa mise en circulation dans les réseaux de marchandises jusqu'à son usage privé, de son rejet comme rebut jusqu'à son recyclage comme objet trouvé, l'objet est disséqué à tous les moments de son évolution sociale. Boltanski réalise un simulacre de vente de vêtements d'occasion (l'objet comme marchandise), Cragg est spécialisé dans l'accumulation des objets rebuts de la société industrielle. BMPT singe le travail en usine, Bustamente les chantiers de bâtiment, Raynaud la signalétique autoritaire de l'Etat, etc.



L'art d'économie mixte n'est pas seulement un art de l'agencement des objets industriels, mais aussi, et surtout, un art de l'agencement de *l'ensemble de ce qui est produit*, de l'objet brut de consommation aux signes véhiculés par les moyens de communication. En ce sens, l'art d'économie mixte est un art du réel intégral, et un art du simulacre de l'ensemble de la vie sociale. A la différence du *spectacle* qui se présente comme l'expression d'une vision capitaliste du monde immédiatement unifiée, il prend, au contraire, l'apparence d'une vision émiettée du monde, dans laquelle chaque artiste contribue de façon séparée, dans les limites étroites de sa spécialisation (Raynaud ne sort pas de sa thématique, Buren exploite la totalité des possibilités d'expression à l'intérieur des limites étroites de la thématique des rayures).

Mais toutes les techniques modernes de représentation artistique du réel, jusqu'à la dénonciation des limites de ces techniques comme outils de représentation du réel, ne suffisent pas à compenser le vice initial de l'art d'économie mixte, qui n'est rien d'autre que celui de la société capitaliste. Les limites à la vérité réaliste de l'art d'économie mixte sont ceux-là mêmes qui permettent son développement comme séparation artistique : de la même façon que les progrès de la science sont conditionnés par les possibilités de leur valorisation capitaliste, le réalisme intégral de l'art d'économie mixte n'existe que comme réalisme intégré dans la valorisation du mensonge dominant. Tout l'art d'économie mixte est un art de l'intégration sociale. Le réalisme de l'art d'économie mixte nous renvoie à chaque instant à la vérité autoproclamée de ce monde, les idées qu'il exprime ne sont que les échos déformés des mots d'ordre du monde marchand et des experts de l'Etat. On trouve dans l'art d'économie mixte le même mensonge sur la vie réelle que celui qui s'étale sans contestation dans les publicités, dans les journaux, à la télévision, ou au cinéma. De la même façon que les objets de l'art d'économie mixte sont présentés comme des produits naturels que nulle exploitation ne flétrit, lorsque les hommes et les femmes apparaissent sur la scène artistique, c'est

travestis sous la forme de *consommateurs* ou de *spectateurs*, c'est-à-dire de citoyens (les sculptures de Georges Segal). La vie représentée par l'art d'économie mixte est dépourvue de rapport social.



L'ART D'ÉCONOMIE MIXTE, comme son nom l'indique, est un art qui correspond à la période historique occupée par le capitalisme d'économie mixte, il porte en lui les illusions propres à cette période. Des années 50 jusqu'aux années 70, la croissance très prolongée de l'après-guerre a fait croire aux experts de l'immédiateté économique que le capitalisme avait (enfin) définitivement enterré le cauchemar de son temps cyclique, rythmé depuis toujours par les périodes de croissance et les périodes de crise. Un temps cyclique jamais contrôlable, et subi avec les mêmes craintes et angoisses que les catastrophes saisonnières par les paysans du Moyen-Age. De la même façon que les experts de l'économie théorisent abusivement, lors des périodes de crise, le règne hégémonique de la *permanence* des crises, ils ont célébré, à partir des années 50, la théorie de la croissance *continue*, et conclu de façon hâtive à la disparition définitive des périodes de crises, qu'ils ont associées à des périodes historiques révolues du capitalisme. De cette théorie rassurante, mais erronée, est née l'idéologie de la « société sans crise », qui a marqué l'après-guerre, au moins jusqu'au milieu des années 70 (lesdites Trente Glorieuses).

L'art d'économie mixte explore le temps immobile de la société sans crise. L'exemple type de cette exploration est l'itinéraire du peintre Roman Opalka, dont l'œuvre toute entière est dans l'affirmation du temps non cyclique, qui cherche à « montrer la valeur émotionnelle de la permanence » (Opalka). « Je ne cherche pas à étonner par la variété et, si mon œuvre est surprenante, ce n'est pas dans l'innovation à tout prix des formes, mais justement dans la constance de son propos. [...] Dans mon œuvre, l'amélioration qualitative est un problème évacué par la nature même du concept. La raison d'être de ma démarche repose sur l'extrême détermination de la réalisation d'une seule et même chose sur toute l'étendue de ma vie. Et même si nous nous trouvons un jour dans une situation de cataclysme universel, je serai conceptuellement autorisé et même moralement obligé de poursuivre ma numération jusqu'à ma fin.⁴ »

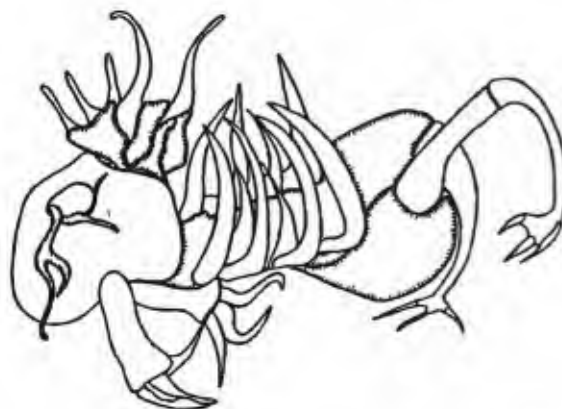
On voit ici pourquoi l'art d'économie mixte provoque une telle répulsion : les artistes nous présentent comme fortement héroïques des attitudes aliénées qui sont des simulacres de la vie qui nous est

imposée quotidiennement. L'art d'économie mixte s'inscrit dans un temps non cyclique et intemporel, mais il se présente comme rigoureusement chronologique sous la forme d'une succession d'avant-gardes : pop art, land art, art conceptuel, nouveaux réalistes, figuration libre, minimal art, body art, arte povera, etc. (années 60-70), pour se terminer en farce par une crise des avant-gardes (années 80-90). Toutes ces avant-gardes ont bien sûr été des avant-gardes en plastique. Le retour de la crise du capitalisme marque, en cette fin de siècle, non seulement la crise de l'art d'économie mixte, mais de façon générale aussi celle des théories littéraires, historiques, sociologiques fondées sur le temps non cyclique du capitalisme.



L'ART D'ÉCONOMIE MIXTE est un art de la démesure. Ce trait spécifique lui vient, bien sûr, de la monumentalité de l'Etat et de ses commandes, mais également de la mégalomanie liée à la concentration du secteur privé. Les espaces publics étatiques (places publiques, parcs, hall de ministères, d'institutions) ou privés (banques, siège de grandes entreprises) dans lesquels se montre cet art implique sa taille exagérée et son aspect monumental. Raynaud a diversifié sa petite production de carrelages blancs par celle des pots de terre de jardinage, réalisés à l'identique dans la forme mais dans des tailles gigantesques de l'ordre du mètre : *Pot*, 1988 (2,65 mètres de haut), *Pot or Monumental*, 1985 (3,5 mètres de haut). Ces reproductions de pots agrandis sont la plupart du temps de couleur rouge « pompier », car la spécialisation dans les objets se conjugue avec une spécialisation dans la couleur.

Cette démesure dans l'objet se double d'une tendance mégalomane. En 1980, Raynaud a réalisé un Autoportrait, entièrement recouvert de carrelages blancs, de 1,25 mètre de haut (*Autoportrait*) ; en 1987, un objet identique mesurait cette fois 7 mètres de haut (*Autoportrait dialogue avec*



l'histoire) ; enfin, en 1991, son projet non réalisé poursuivant la même série devait faire plus d'une trentaine de mètres (*Projet pour la ville de Sète*). Raynaud a également proposé en 1991 de créer une règle gigantesque mesurant symboliquement l'espace parisien (*Projet Grand Axe de la Défense*), qui devait, à partir de l'Arche de la Défense, enjamber la capitale comme un pont. Ce délire artistique se retrouve chez la plupart des artistes d'économie mixte qui partent de la même problématique d'un art qui se réduit à l'installation in situ d'un objet qui devient, exprimé dans des tailles démesurées, une empreinte personnelle ; mais qui n'est en fait qu'une sorte de *tag du riche*, socialement positif et pour cela subventionné, au lieu d'être censuré et réprimé, voire récupéré.

L'important pour Raynaud, et les gens de son cercle, c'est d'apposer leur marque. Une marque qui est souvent déposée chez les artistes d'économie mixte (voir le bleu d'Yves Klein, propriété industrielle de l'artiste). Christo, qui est spécialisé dans l'emballage des objets et des éléments, a recouvert de toiles, ces dernières années, le Pont neuf à Paris (1985), mais également une falaise, et le Parlement allemand (1995). Dans sa jeunesse artistique, il se contentait, en systématisant un détournement humoristique du surréaliste Man Ray, d'emballer des objets (*Magazine empaqueté*, 1963). Christo attend, comme Raynaud, d'imposer sa marque vaniteuse au monde entier, en emballant la planète dans un immense sac de toile, là où le second préférerait ou bien la fossilisation par le carrelage blanc de cette agaçante planète bleue ou la fixation d'un gigantesque pot rouge visible, bien sûr, depuis Mars. Ce qui n'est pas sans rappeler les efforts ubuesques de Zorclub dans *Z comme Zorclub* des aventures de Spirou et Fantasio, racontés par l'excellent et redoutable dessinateur de bande dessinée André Franquin : Zorclub échouait de peu dans sa tentative mégalomaniacale et titanique d'imposer la visibilité de sa signature au monde entier en la projetant sur la Lune à l'envers... Rêves ridicules d'artistes Diafoirus, qui en disent autant sur la société capita-

liste qui produit un tel art que sur les artistes eux-mêmes. Le rêve de Microsoft, aussi, est de s'imposer au monde entier comme norme unique. La marque de chocolat Toblerone « inspire le monde », et montre dans ses publicités une photographie des pyramides égyptiennes de style « pré-tobleronien ». Le logo de la marque Ralph Lauren, c'est le drapeau des Etats-Unis avec les lettres RL gravées à la place des étoiles, etc.



DANS LES INTERROGATIONS de fin d'époque de l'art d'économie mixte de ces dernières années, on lit déjà les mots d'ordres réactionnaires d'aujourd'hui. Alors que les spécialistes de l'encadrement culturel sont appelés à défendre l'Etat national comme solution exclusive à la crise, l'itinéraire insignifiant de l'artiste d'économie mixte Raynaud reste significatif. Tout entier dans la déclinaison des éléments se rapportant à la thématique étatique, cet itinéraire se conclut naturellement par la mise en spectacle du signe suprême de la logique d'Etat, lorsque son retour s'impose aux technocrates et gestionnaires de toutes sortes comme élément fondateur autour duquel la cohésion sociale en péril doit pouvoir se recomposer, par la coercition au besoin⁵ : l'infâme *Drapeau national*. Raynaud a ainsi réalisé en 1998 une série de drapeaux patriotiques français, reproduits à l'identique, mais agrandis de façon monumentale (bien sûr), qu'il a exposée en grande pompe au Musée du Jeu de paume. L'artiste d'économie mixte sait néanmoins préserver son avenir artistique en ces temps d'incertitude historique, car il s'est dispensé d'expliquer au public quel sens giratoire donner à ses drapeaux patriotiques, à une époque troublée où plusieurs camps capitalistes antagonistes s'arrachent les couleurs nationales. Par ses surprenantes peintures bleu-blanc-rouge horizon, Jean-Pierre Raynaud est en phase avec notre époque, où républicains et non républicains se rejoignent dans le nationalisme. L'art d'aujourd'hui annonce l'art de la politique des années à venir.

BARTHELÉMY SCHWARTZ ■

1 – Généralement appelé « art contemporain », cet art qui n'est contemporain que de son époque.

2 – « Galerie nationale du Jeu de paume », n° 49, décembre 1998-février 1999.

3 – Harold Rosenberg, « La Dé-définition de l'art », Editions Jacqueline Chambon, 1992.

4 – Roman Opalka, « Roman Opalka 1965 / 1-^{oo} », La Hune Edition, 1992.

5 – « A la Fondation Marc-Bloch, le comique-troupier Regis Debray « relève le « défi » de l'épithète « national-républicain », qu'il justifie de trois façons : être du « côté du plus faible » ; assumer « un patriotisme de moindre mal contre la montée des petits chauvinismes » et marier l'« obligation de raison » de la République à la « contrainte par corps » de la Nation. » (*Libération*, 9 novembre 1998) ». *Oiseau-tempête*, n° 4, 1998.

YALTA BASTA !

La Yougoslavie, comme superpuissance régionale, devait disparaître. C'est, depuis belle lurette, l'idée fixe qui sous-tend les stratégies (contradictoires à première vue) de l'Alliance. L'éclatement symbolique de cette ex-fédération (ceci dit sans aucune nostalgie philo-titiste) devait et doit chaque jour plus encore conduire à l'établissement de petites seigneuries ethniques, religieuses, etc. Des microprincipautés impuissantes, coincées entre l'empire pan-européen, l'empire arabo-musulman et les confins 100 % slaves. A la croisée de ces rapports de force géopolitiques, il est bien entendu que nul ne doit durablement prendre l'avantage. En ce sens, l'arrière-pensée de l'Otan s'énonce ainsi : seul un équilibre des terreurs balkaniques peut assurer le bien-être pacifié des coalisés d'Occident.



D'OÙ CE YALTA BIS – marque déposée à Rambouillet – dont on s'est bien gardé de dévoiler l'enjeu réel. Non pour faire durer le plaisir mais parce qu'au terme des discussions les armes devaient parler pour faire taire les ultimes réticences, toutes opinions publiques confondues. Le temps est donc venu des prises de position militaires qui achèvent de sceller cet accord *in live* sur le terrain des opérations. Nul besoin d'être multimédia pour pressentir les contours du prépartage du Kosovo : un tiers industriel pour les Serbes et deux tiers de contrées arides pour les paysans albanais (de souche ou ex-slaves déracinés). Seule inconnue dans cette négociation à couteaux tirés : l'Albanie a connu il y a trois ans une insurrection sauvage qui a failli parasiter la transition du capitalisme d'Etat en ultralibéralisme tout court.

A cette occasion, les secousses de cet inopiné mouvement social ont trop explicitement mis en lumière la mue des crypto-bureaucrates en self-made tyrans du marché mondial. D'où un début de panique chez les consultants de l'Otan qui ont alors discrètement maté les émeutes en usant du leurre

militaro-humanitaire. De ce côté-là, c'est réglé, plus rien à craindre d'une ébullition révolutionnaire d'un troisième type. D'autant que la guérilla ultranationaliste de l'UCK s'est chargée depuis de discipliner et de normaliser l'envie d'autodétermination des paysans rebelles à mille lieux à la ronde.

La guerre aurait-elle pu être évitée ? Sûrement. Comme elle l'a été, il y a quelques années, en Tchécoslovaquie. Qu'on s'en rappelle, là-bas, la partition entre zone industrielle lucrative et zone agricole insolvable s'est déroulée sans heurts spectaculaires. Elle s'est passée sous silence, comme un écartèlement à huis clos. Elle a même été librement consentie de part et d'autre, non sans profit d'un côté, non sans extrême misère de l'autre. Qui s'en est alors plaint ? Personne, sinon les milliers d'amoureux mi-tchèques, mi-slovaques, divorcés malgré eux. Le sacre de l'euro consacre ainsi la défaite d'un idéal datant du XIX^e siècle : les Etats-



Unis
d'Europe.

A chaque mutation de l'économie, ça balance toujours entre deux poids et deux mesures : fédéralisme bancaire pour les riches, émiettement ethnique pour les pauvres ; monnaie unique en deçà du Marché commun, de singe au-delà.



BAPTISONS « innommable » cette logique mortifère qui nous mène à grands pas vers des guerres tribales, puisqu'à trop chercher à incarner ce pouvoir dans tel ou tel groupe de personnes, on en devient délateur soi-même. Pour preuve, ceux qui ont voué aux gémonies les 200 familles du grand capital, les 200 marionnettistes du pseudo-lobby judéo-maçonnique ou, plus récemment, les 200 bureaucrates du FMI, ont en commun d'être d'odieus manipulateurs à courte vue. Ces derniers temps – si

peu modernes – devraient pourtant nous aider à tirer certaines leçons et à liquider, si possible, la phraseologie paranoïaque qui a servi d'étendard à tant des révolutions ubuesques. Disons-le tout net : nul individu ne dirige d'une main invisible la politique du pire qui, d'un décalage horaire à l'autre, met la terre entière en coupe réglée. Non, il n'y a pas de pilote dans l'avion. Il n'y a que notre chute libre.

Pourtant, nous sommes encore des millions à nous compter parmi les *unhappy few*. Et ce qui se dérobe sous nos pieds, ce n'est plus seulement des paysages agricoles surexploités, des habitats périurbains sans corps ni âme et l'horrible glasnost vitrifiée des centres commerciaux où errent des hordes de sauvageons et autres précaires sous-payés, non, ce qui s'abolit aussi à mesure que nos existences perdent pied, c'est notre rapport à une langue maternelle, plus vivante que jamais dans nos vies quotidiennes (banlieues comprises, ça va de soi), mais une langue tombée sous l'emprise d'un embrigadement lexical que la mobilisation belliqueuse des cortex ne peut que renforcer. Entendez : notre matrice langagière ne nourrit plus que la cohorte des soldats de plomb de la propagande typographique. Où ça ? Dans le sillon sanglant des bombardements quotidiens, c'est chaque mot qui devient radio-mercenaire. C'est le jargon gendarmesque des casernes qui relève la tête dans les petites lucarnes cathodiques. C'est le consultant-illettriste en chef qui vide notre vocabulaire de ses contradictions, de ses doutes, de ses ambiguïtés fondatrices. C'est la langue assassine des adjudants – relayée par des mieux gradés du journalisme – qui tente de prendre en otage la seule arme qui nous reste pour lire, écrire et parler. C'est la purification médiatique aux portes de nos consciences.



QU'Y FAIRE ? Ici-bas, causer autrement. Au-delà, activer plus que jamais nos méninges. Scribouiller dans une vigilance automatique ce qu'on ressent en direct. Tentons la chose. Jamais certains titres de livres qui nous sont chers n'auront mieux résumé les désarrois qui, faute de nous rameuter, nous subdivisent chacun chez soi. Ces fantômes littéraires flottent au-dessus de nos têtes comme les derniers nuages qui pourraient empêcher les armadas furtives (ou pas) de bombarder les « indigènes » du Kosovo ou d'ailleurs. Citons-les en vrac : notre métier de vivre conduit à cette mort à crédit qui viendra et qui aura soit les yeux d'un milicien serbe, soit les lunettes à infrarouge d'un GI, si c'est un homme. Inutile, sans doute, d'aligner plus avant ces cadavres exquis. Quoique si, encore un

peu : les captifs amoureux de la patrie sont des maltraités du style et le déshonneur des poètes s'incarne en qui épure, épure, *eppure si muove*...



MAINTENANT que l'abcès polémique est vidé et certaines baudruches crevées, remettons les cartes sur la table. La carte des Balkans, toujours. On y distinguera deux points de fuite.

Premièrement, ceux qui voudraient ignorer le sort des sans-papiers ici et s'apitoyer à distance sur le destin tragique des réfugiés ailleurs sont de fief-fés bluffeurs. A force de trier (ou d'expulser) le bon grain télé-humanitaire de l'ivraie clandestine et criminelle née, ils finissent par endosser le costume national-populiste des clones de Milosevic. Rappelons, pour mémoire, que la main-d'oeuvre mondiale, rendue mobile par nécessité économique, souffre autant de la guerre larvée que la police française mène dans nos aéroports que des exactions miliciennes aux confins de ces frontières exotiques. D'autant que ce sont souvent les mêmes qui, une fois chassés de chez eux, servent ici de gibier. Si l'on osait encore user d'un slogan lapidaire, on scanderait la chose syllabe par syllabe : « De Paris au Kosovo, mêmes sans-papiers, mêmes bourreaux. » A l'évidence, la gestion universalisée des ressources humaines est à ce (bas) prix. Convenons que, dans les Balkans, cette délocalisation fait du boucan. Mais qui cesse de faire le lien entre les embaumeurs de Belgrade et les embaumeurs d'Occident se ligo-te lui-même. Et il n'y a rien de pire qu'un esprit critique désarmé.

Deuxièmement, il faut avouer d'emblée notre ignorance. Nous ne savons pas tout, si peu même. Et cette ignorance-là devient chaque jour plus criminelle. Entre autres méconnaissances, ceci : quelles drogues ont été de longue date cultivées ou usinées en ces lieux avant qu'ils ne servent de champs de bataille ? Question oiseuse ? D'expérience, nous avons appris à deviner derrière chaque conflit (du Liban au Panama en passant par l'Afghanistan) les traces d'une filière parallèle d'économie des stupéfiants. Héroïne ou opium des peuples conviés au massacre, cela dépend... Qu'en est-il, en l'occurrence ? De même, nous ignorons si la région ciblée comporte des conduits pétrolifères, des gazoducs, sans parler d'autres pipe-lines qui blanchiraient, le cas échéant, l'argent sale des maffias liées à l'ancien bloc de l'Est. Y a-t-il un rapport quelconque entre ces hypothétiques intérêts financiers et les bombardements en cours ? Enfin, qui pourrait nous renseigner sur l'historique récent du commerce des armes dans cette partie du monde ? Va-t-on bientôt vers

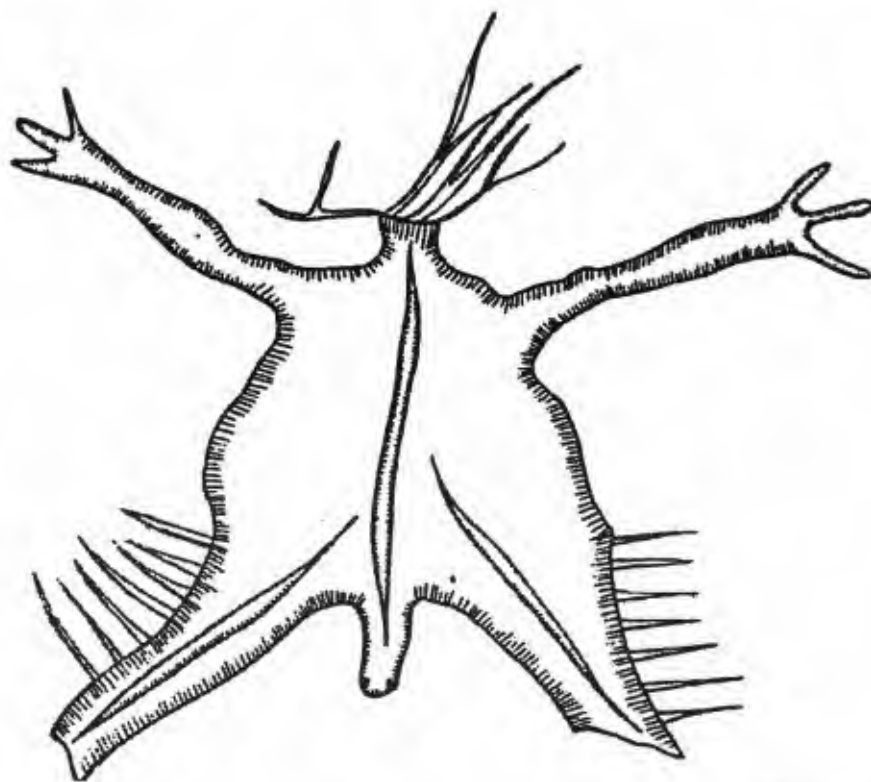
une liquidation des stocks ? Quels fournisseurs se proposent de les renouveler à moyen terme ? Et en guise de question subsidiaire : les instructeurs de l'UCK et de l'armée serbe sortent-ils ou non des mêmes écoles militaires ? Ces quelques requêtes ne portent nullement ombrage aux populations civiles en exode (ou asile) forcés. Au contraire, il nous semble qu'exhumer aujourd'hui les raisons profondes de cette guerre ne ferait qu'honorer la mémoire de toutes ses victimes ensevelies et, bientôt, oubliées six pieds sous terre.



LA LIBRE CIRCULATION de toutes et tous sur la planète entière. Nous n'avons que cette devise à l'esprit. Bien sûr, ce vœu ne saurait endiguer le flux et le reflux des morts et d'autres « biens » de

consommation censés apaiser nos mal d'être. Cette exigence d'une libre circulation universelle de tout un chacun demeure pourtant le minimum vital, l'article premier de chaque constitution, le préalable à toutes négociations, le seul principe sur lequel fonder en actes notre liberté commune, ambulatoire en tout lieu. Quant à l'égalité et à la fraternité, c'est une autre histoire qui, espérons-le, ne fait que commencer. Pour en finir avec cet article, une seule modeste proposition plus que jamais à l'ordre du jour : dans les mois qui viennent, qu'un grand nombre de volontaires prête asile, légalement ou non, à tous les déserteurs des forces armées de l'Otan, des milices nationales-socialistes de Belgrade ou de l'UCK. Quant aux populations civiles, inutile d'épiloguer, nous en sommes.

YVES PAGÈS ■



● Katerina Pinosova ●

pourquoi je ne peux pas écrire un tract maintenant...

"c'est en août, la fin du monde. moi, je serai en vacances. exactement le 11 août, une station MIR va s'écraser sur paris. mais moi, je serai à la plage..."

(conversation entre lycéens, le 27 mai 1999)

parenthèse :

dans nos groupes féministes des années 70 en allemagne, nous avions l'habitude et l'exigence de passer du JE au TU au NOUS et vice versa. d'être précises, soucieuses de savoir qui parle, d'où, au nom de qui et de quoi, et à l'adresse de qui... conscientes des seuils, des passages. j'ai gardé cette nécessité de savoir qui je suis, qui sont les autres, avec lequel-le-s je suis. dans ce sens, je ne peux pas me passer du JE, en parlant de nous, entre nous.

ce matin au parc : les joggeurs jogguent, les touristes (russes) admirent le sénat, les amoureux s'agrippent, les chiens sont tenus en laisse, les japonais photographient, les pommes grandissent, les abeilles n'aboient pas. les noirs en vert fluo balaient la rue. les flics sont parés, les gardiens sifflent. il est interdit d'approcher les chaises du bassin. même tôt le matin, quand les enfants dorment et ne font que rêver de voiliers sur le lac du luxembourg... je ne vois personne se promener dans le simple plaisir d'être là. moi, la seule à ne pas courir, m'attrouper, m'accrocher, tenir un chien, un appareil photo, une raquette de tennis, ou à foncer sur roulettes...

je ne peux pas écrire un tract. parce que j'ai le trac ? je le croyais. sous la pression du devoir agir, réagir, faire. à tout prix. parce que personne ne fait rien contre les guerres, je dois TOUT FAIRE, moi qui suis toujours responsable, coupable ?

deux mois aujourd'hui, pile. ils pilonnent. ils marchent, ils campent, ils meurent, vite ou plus lentement. le sexe là-dans ? qui ils, qui elles ?

je ne peux réduire la complexité. je ne peux passer du silence devenu habituel entre nous, entre tous, à une parole réductrice, qui console que nous-mêmes. j'avais envie de poser des questions, de noter que des questions, sans me soucier des réponses im/possibles. enfin (re-)commencer à questionner nous-mêmes, nos relations intimes, sociales, transversales, inter-nationales, de la muqueuse à la frappe chirurgicale. du baiser à l'invasion armée, à l'exode. du chuchotement aux langues de bois. mais la langue, les mots sont devenus brûlants ou glacés, selon ; ou tout simplement inertes. j'y touche avec prudence et réticence. sans parler des images. après des semaines passées avides de savoir, de lire, de regarder, de chercher les vérités, les voix, les différences, je suis assise, radio et télé éteintes, à côté des piles de journaux amassés, de textes, d'analyses. – hier, j'ai jeté les journaux. par contre je voulais relire les textes, la pile des analyses pour que nous puissions formuler aujourd'hui LE TEXTE, le nôtre, écrit au couteau ET à fleur de peau – contre la guerre. par des femmes, féministes, lesbiennes. ni LES femmes, ni LES lesbiennes.

je ne suis pas ou plus une activiste, je ne vis plus dans une ville, une communauté (politique) délimitée depuis des années, j'ai vécu plus de dix ans retirée à la campagne, après des années à paris, francfort, zürich, à berlin. aujourd'hui je change, je circule entre.

à paris, j'ai écouté un peu ce qui se dit dans des réunions "contre la guerre". j'ai du mal à me retrouver, à faire alliance. c'est comme si à la masse de populations stériles, réunies dans une pensée/parole qu'on dit unique, dans une impuissance fondamentale, comme si à cette masse répondait une grappe de discours aussi enfermés sur eux-mêmes, aussi stériles ? faute de mouvement porteur depuis si longtemps. des discours presque aussi impuissants que le silence. n'est-ce pas ce paradoxe qui nous fait basculer de la rage à l'abattement, du courage à la maladie. moi du moins, qui n'ai jamais été héroïque : les fin de semaine, j'ai le choix entre migraine, grippe, des rages diverses...

non, je n'ai pas (encore ?) acquis la générosité intérieure et extérieure – tolérance serait le mot humaniste, n'est-ce pas ? – qui "comprend" celles et ceux qui disent ne pas savoir, ne pas comprendre ces guerres, ne pas pouvoir trancher, ce qui ne veut pas dire choisir un camp de deux possibles. entre elles et eux des ami-e-s. intelligents, radicaux, informé-e-s, des féministes... je n'arrive pas à les comprendre. c'est physique. et comme je ne suis pas bonne guerrière en batailles verbales (une lenteur suisse), ni physiques, je me tais et me retire. heureuse que de temps à autre une amie se lève et arrive à parler, pleine de vie, en dehors des langues, des pensées, des actions figées... ou qu'elle sorte une affiche "personnelle" qui me mobilise plus et pour plus longtemps que les textes empilés chez moi depuis des semaines. lettre morte, faute de parole vivante (entre nous). qui ne se (re-)crée pas en quelques heures. évidemment. avons-nous la capacité d'écrire un texte différent, qui ne soit pas la enième répétition d'autres pamphlets, d'autres langues... ?

comment ?

rosa rigendinger
paris, fin mai 1999

LA DÉRIVE COMME EXPÉRIENCE ONIRIQUE
DE LA RÉALITÉ ET ÉROTISATION DU TEMPS

RIEN QUE LES HEURES

« La poésie faut-il encore répéter qu'elle n'a rien à voir avec ces chants plus ou moins heureusement rimés ou rythmés qui flattent les choses et les êtres bien en place et les laissent à leurs places ? »

RENÉ CREVEL

Le clavecin de Diderot

LA RÉFLEXION QUI SUIT TRAITE, comme son auteur l'indique, de la dérive dans son acceptation surréaliste. Par ces notes qui sont comme la narration d'une expérience sensible, individuelle et subjective d'un temps désaliéné, Eugénio de Castro nous fait entrevoir la possibilité d'une vie éclairée par le sourire d'Eros, placée dans l'orbite du principe de plaisir. A travers, donc, l'expérimentation de ce qu'il nomme « la révélation de l'instant où nous tombons à la merci de la force érotique du devenir », il s'agit, également, d'ouvrir l'accès sur un espace mental aux perspectives mouvantes, multiples et infinies ; espace qui n'est autre que celui de l'utopie. Quoi que l'on dise, transformer le monde et changer la vie demeurent toujours les seuls repères que l'on puisse trouver, sur des horizons de plus en plus bétonnés. Par-delà le langage clos et les discours figés, la lutte contre le « capitalisme d'esprit » implique, dans un même élan, celle contre le capitalisme de la contrainte par corps et de l'esclavage salarial. Aussi, rappeler la nécessité de l'utopie en une époque dominée par le réalisme économique de la nécessité, penser et agir dans le sens de l'impossible là où le possible prend exclusivement la forme (et l'uniforme...) de la contrainte, c'est, croyons-nous, faire preuve de réalisme à un degré supérieur.

NOTICE ET TRADUCTION DE L'ESPAGNOL
PAR ALFREDO FERNANDES □

j'aimerais signaler en premier lieu que cette réflexion traite de la dérive dans son acceptation surréaliste, c'est-à-dire, en tant qu'expression d'une poésie moderne qui dépasse les limites proprement techniques de celle-ci, ou soit, la seule écriture poématique (bien qu'il nous apparaisse comme certain qu'elles puissent se compléter autour d'une ambition commune d'émancipation), et s'ouvre au domaine du vécu, à l'expérience hypersensible, affective et intellectuelle, passionnée et lucide de la réalité, une poésie qui revendique sans délai la reconnaissance du merveilleux et se confronte avec énergie à la horde misérabiliste.

Par ailleurs, il s'agit d'une conception poético-dynamique admettant et soutenant, a posteriori, une analyse critique, imaginative et révolutionnaire, d'un système de valeurs qui perpétue son omnipotence et sa domination. A ce système, que quelques-uns parmi nous ont voulu dénommer capitalisme d'esprit, puisqu'il a pour objet de monopoliser toute la structure affective humaine, toutes ses tendances émotionnelles, passionnelles, imaginatives, érotiques et mythiques, de faire commerce et spéculer en définitive avec tout le territoire inté-

rieur humain, cette conception poétique répond avec l'innocence du feu, avec la force d'un embrasement, spontané ou délibéré, qui agresse les fondements mêmes d'un modèle de civilisation reposant sur la mort par aliénation.

La dérive surréaliste, expression de la poésie par d'autres moyens, participe d'une volonté de dépasser la réalité et inclusivement de la subvertir au moyen du principe fondamental qui la soutient : le désengagement par lequel le principe de plaisir accomplit sa revanche sur le principe de réalité. La dérive nous initie à la révélation de l'instant et par elle nous tombons à la merci de la force érotique du devenir.



NOUS SAVONS QUE, pendant le déroulement de la dérive, nous accédons, subitement ou lentement, à une sorte d'état secondaire qui, dès lors, se change en principal véhicule dirigeant notre expérience avec l'environnement. Au cours de l'acquisition de cette nouvelle disposition sensible et mentale, nous ne pouvons affirmer avec certitude que le déroulement du temps continue de se succéder selon les

données de la rationalité typique – et encore moins instrumentalisée. Comme dans le rêve, c'est-à-dire sur un plan analogue à celui de l'impression que nous en avons lors de ses manifestations, la perception des éléments distincts qui composent l'environnement, et jusqu'à l'événement lui-même, altère et/ou modifie le sentiment commun du devenir, lequel se trouve ainsi expérimenté comme temps de pure émotion mettant en jeu d'autres mécanismes de reconnaissance distincts de ceux de la logique, qu'il questionne et met au défi. L'impression de déplacement que l'on éprouve pendant l'aventure onirique, caractérisée par ce qui ressemble à une vélocité perceptive incalculable, trouve à l'état de veille un « équivalent » dans la dérive. Au cours de ce détachement illuminé renaît une sorte d'agilité mentale renforcée permettant de percevoir les événements de la réalité depuis une optique de rêverie et, par instants, semi-hallucinatoire : les objets, les scènes, les personnes, surgissent alors comme « transfigurés », illuminés par la lumière de cette disposition radicalisant sa fonction au point de la transformer : une échelle solitaire appuyée contre une clôture métallique, en pleine rue, cause plus de sensations d'étrangeté que d'utilité, ce qui apparaît comme la conséquence précisément du sentiment d'inutilité que lui confère son emplacement et son isolement ; une statue africaine, appuyée également à l'interstice d'une barrière métallique et d'un mur, faisant une insolite irruption en plein paysage urbain, arrive à briser la pesanteur émotionnelle de la vie quotidienne, stimulant ainsi nos mécanismes de perception.



CES SCÈNES ne seraient-elles pas soutenues par une qualité onirique latente, c'est-à-dire, s'organisant selon un plan perturbateur qui présente un as-

pect onirique indubitable? Toutefois, dans la complexité de cette perception l'influence même du « dériver » apparaît décisive puisque le déplacement physique de la dérive comporte un sentiment d'égarement qui fait de chaque rue un nouvel horizon, un destin physique comme hors d'atteinte mais pas irréalisable, puisqu'il trouve sa satisfaction dans la pérennité du transit, dans le devenir « onirique » des heures.

Il est probable que lorsque Novalis évoquait le « réel absolu », il faisait également allusion à un état d'abandon dans lequel les fonctions psychiques et rationnelles de l'esprit humain, naviguant dans la liberté du gratuit, dégagées jusqu'en leurs confins des gros nuages de la conduite rationalisée, réinvestissant de la sorte un appréciable état d'innocence, organiseraient la réalité par illumination onirique.



QUOI QU'IL EN SOIT, il n'en demeure pas moins que la dérive tend à provoquer un réenchantelement du temps par lequel la réalité se réalise dans la vie imprévisible d'une succession d'instantanés dont la continuité onirique menace la fragmentation du temps rationalisé. De la sorte, l'expérience onirique de la réalité qui émane du « dériver » possède un effet destructeur immédiat sur l'horaire calculé, puisque en sa fluidité le temps ne se justifie plus par la

contrainte d'une fonction, pas plus que l'individu n'a à justifier son « faire » par rapport à un temps déterminé en lequel il doit « accomplir ».

Ici, le temps ne se mesure plus par la finitude d'une subordination ni d'une pénitence, mais par l'expansion d'un plaisir mental qui dissipe les frontières du comportement programmé en l'une de ses manifestations des plus « élémentales » et, à la fois, des plus extrêmes : la vie propre. En effet, d'un côté nous revisitons pendant la dérive un temps de l'enfance, qui, comme je l'ai dit par ailleurs, apparaît



Il y a des morts dans les sépultures bien plus présents dans la vie que ce que l'on pense et des gens qui, sans avoir jamais écrit une ligne, ont plus agi pour la parole que toute une génération d'écrivains.

● Un couteau entre les dents. A. José Forte ●

comme cette terre qui nous a été enlevée et qui, pourtant, sans ambages nous constitue de nouveau, qui sans cesse se retourne et sans cesse nous offre son trésor non corrompible : l'éblouissement successif, l'enchantement perpétuel. D'autre part, on ne peut rejeter le fait que la dérive soit une jouissance véritable du temps, puisque elle est « désoccupation » totale, temps qui se succède réellement libre, en opposition directe au temps dit « libre » et qui de fait ne l'est pas, puisque ce dernier doit être – et il l'est effectivement – occupé en permanence.



EN CE SENS, dans la mesure où notre façon de vivre apparaît comme l'incarnation du devenir de la dérive, puisque celui-ci s'écoule avec la liberté de ce qui est imprévisible, faisant que le temps saute de la montre¹ et se retrouve au-delà de la carapace qui le conditionne et le contraint, convertissant une heure en trois ou cinq en deux². Par conséquent, la dérive supporte une désactivation du temps rationalisé et, de la sorte, induit une expérience d'un temps détourné, une fuite des conduites rationalisées, lesquelles succombent devant l'émergence de ce devenir libre. Ainsi, pendant le déroulement de cette errance inconditionnelle qu'est la dérive, du moins d'après la manière dont son contenu se trou-

ve exprimé dans le surréalisme, l'instrumentalisation du temps se dissout dans la charge érotique qui s'y déploie, accompagnée, comme il arrive parfois pendant l'acte amoureux, de rêveries et/ou de visions engendrées par la satisfaction du plaisir charnel : la dérive, elle-même génératrice de plaisir mental, accentue cette sensation lorsque, par révélation, elle nous dévoile des événements de la réalité dont la complexité ordinaire se décline dans un déploiement inouï de la vie renouvelée. C'est pourquoi, pendant ce déplacement vers nulle part, en cet abandon qu'évoque avec tant de justesse *L'Or du temps* énoncé par André Breton, s'initie une vie placée sous la plénitude du principe de plaisir.

Il me plaît de penser à ce sujet qu'il se peut que l'une des représentations emblématiques des plus précises de cette interprétation de la dérive tiennent dans les célèbres images des montres molles peintes par Salvador Dalí, pour autant que nous y reconnaissons un temps qui se succède suivant le cours de l'expérience extatique, formulé si méritoirement d'après les dictées de l'imagination onirique. Et cela est (aussi) la dérive, un courant de liberté déplaçant une puissance peu commune d'imagination onirique qui stimule une expérience érotique du temps.

EUGENIO CASTRO ■

1 – Lors d'une prochaine occasion, nous tenterons de pousser cette réflexion en insistant plus particulièrement sur les implications subversives de la dérive qui sont constitutives de sa nature. Dans l'immédiat, j'aimerais rappeler que l'inauguration de l'utopie, c'est-à-dire la réalisation révolutionnaire du présent, s'associe de manière permanente à l'acte révolutionnaire qui consiste à briser les montres, pour ne pas dire à leur tirer dessus. Cette fracture fondamentale est consubstantielle à la dérive, puisque en tant que pure navigation, elle dévalorise la fixation inhérente au temps mécanisé et est indifférente à ses règles. Ici se trouve, en partie, la connotation irrédentiste de la dérive, faisant, insolente et festive, irruption dans les tablettes du prévisible, du calculable, de l'utilisable, de l'invertible, de l'homogénéisable, en définitive dans tout l'obscurcissement de la civilisation capitaliste. En se montrant indifférente à tout ce qui la désigne, la dérive menace sa logique, comme si elle ouvrait un abîme dans lequel cette civilisation se précipita sans remède et y sombra dépouillée, parce que subitement elle se trouve devant une vacuité qu'elle ne

sait ni ne peut occuper, expérimentant un autisme progressif par son incapacité et sa terreur panique à supporter le silence.

2 – Ce qui m'amena à accomplir cet exercice de calcul, demeure pour moi une énigme, même si le visionnage, quelques semaines auparavant, de la pellicule « Rien que les heures » (1925) de Alberto Cavalcanti a dû m'influencer de manière décisive. Quoi qu'il en soit, le point révélateur de cette affaire s'est manifesté dans mon esprit lorsque, en reproduisant quelques jours plus tard le déroulement de ma déambulation, tandis que je notais les heures approximatives où ces images me sont apparues, je pus vérifier que la durée du temps mental, mesurée par l'intensité des rencontres, s'était superposée sans difficultés au temps chronologique : celui-ci, dont la durée s'étala seulement pendant environ cinquante minutes, m'a semblé s'être écoulé pendant deux ou trois heures. Je rapporte ces chiffres parce qu'ils caractérisent une imprécision qui m'a permis de prendre une plus grande conscience de la nature onirique de la dérive.

Avis de Tempête

● NUMÉRO 1, printemps 1997. *Face à l'histoire*, les expositions monumentales, exercices de réécriture de l'histoire. *L'État et le nationalisme*, la communauté sans liberté, synonyme de domination. *Face à face*, l'art contemporain contemple son aliénation, reflète l'aliénation générale. *Les retombées de la guerre froide*, les dégâts des activités scientifiques.

● NUMÉRO 2, automne 1997. *L'Immigré et la « loi de la population »*, l'immigration clandestine comme état de fait, irréversible sous le capitalisme moderne. *Quoi de neuf chez les Grecs ?* Les paysans sur les terrains de football. *Juin 36 : l'envers du décor*, l'ABC de la répression de la gauche. *Serge Bricianer, des nuances du noir et du rouge vif*, être allergique à la planète. *Les mythes de la science expérimentale*, la puissance formatrice que possède l'humanité est à la fois promiseuse et inquiétante. *Les amours de l'art et de l'argent*, l'art comme signifiant de la richesse mais aussi comme moyen de son expansion. *Dechervelage*, l'image du Che, épouvantail à moineaux sous les palmiers.

● NUMÉRO 3, printemps 1998. *Dangereux raccourcis et requins végétariens*, zapatisme et néolibéralisme. *Chômeurs/Médias : jeux de glaces déformantes*, se montrer aux autres ne remplacera jamais une prise de conscience. *Ni Terre ni Liberté*, une fois de plus le rêve se tait, jusqu'à ce qu'un jour... *Du suicide et des occupations*, l'expression par la révolte sociale. *Monte-Charge*, l'art brut comme « supplément d'âme ». *Une lutte sous influence*, les leaders du mouvement des chômeurs contre la subversion du monde. *La sale gueule du travail*, contre le plein emploi une vie bien remplie. *Exil/Anagramme*, je suis une autre. Quand je change de langue, je m'entends parler, me vois écrire. *Lettres. Un nouvel ordre culturel*, sans ménagement. *Revenu garanti, travail forcé et Vigipirate*, la sainte alliance contre le droit à la paresse. *L'Horreur nationale contre l'horreur éco-*

nomique, le paysage de la fausse opposition. *Les Sels manquent de sel*, des solidarités informelles aux dérives populistes. *Les Mots au rebut*, la kyrielle des mots asservis contre l'épanouissement de la parole.

● NUMÉRO 4, hiver 1998. *Tous contre Godzilla*, prévenir la contestation sociale par l'embrigadement culturel. *Lettre de Watts, LA*, la révolte de l'esprit noir, les pauvres doivent s'élever au-dessus de leur propre aliénation, juger le système qui reproduit une mentalité autodestructrice. *Ni Bourdieu, ni maître !*, nous voilà à coup sûr plus prêt de Jdanov que de Courbet déclarant : « L'État est incompetent en matière d'art. » *Sortir du nucléaire après la catastrophe*, de la contestation de l'énergie nucléaire à la remise en cause du monde de l'énergie. Il est impossible de combattre le nucléaire sans rompre avec les réformateurs des lobbies écologistes. *En 2000... ça va être leur fête*, contre les célébrations du troisième millénaire. *El Nino...* et *Les noms humains de la barbarie*, les catastrophes naturelles font partie de la question sociale. *Les Progress-*

sistes de Cologne, de 1921 à 1923, sans guère d'illusions sur le pouvoir de l'art, leur communisme visuel a survécu au bolchevisme en qui ils avaient vu un ennemi. *Sans pourquoi*, l'entente profonde entre religion et économie. « *Le poème s'éclipse devant ses conséquences* », Gherasim Luca par Serge Bricianer ou le poète qui prenait l'esprit à la lettre. *Algérie... mots d'amour...*, l'essentiel n'est-il pas dans l'existence de l'amour, signe que l'espoir ne peut être assassiné ? *La Névrose sportive au service de la rixe*

bourgeoise, Reich et Marx contre les patriotes du sport ; rallier les jeunes pauvres à l'idée de l'appartenance nationale pour que les choses restent ce qu'elles sont. *Il m'a fallu découvrir*, que la sociologie est un total manque d'humour face à la décadence... Natalia Correia, poétesse surréaliste née au Portugal.



L'EUROPE PAR LA GUERRE

L'OTAN GARDIEN DES INTÉRÊTS DES ETATS-UNIS EMERGENCE DE L'EUROPE COMME BLOC CAPITALISTE AUTONOME

Avec la guerre du Kosovo, le philosophe de la guerre du Golfe est désormais sans espoir, rien ne viendra dans l'avenir sortir l'Europe de sa subordination aux Etats-Unis : « Quant aux Européens, impliqués (mais on a vu avec quelles arrière-pensées) dans l'action de l'Otan, qui travaille à leur déconfiture, ils plongent dans une situation confuse et insoluble. Chaque Etat est pris aujourd'hui entre deux ennemis au fond : ses propres minorités et l'Amérique. Gérer à la fois le nouvel ordre mondial à son échelle (éliminer tous les éléments hétérogènes et réfractaires) et subir les effets d'une mondialisation à grande échelle, dont l'Europe telle qu'elle se profile est à la fois le relais et la victime. C'est plus ou moins sans espoir. »¹

Depuis l'explosion du bloc dit communiste et la fin du rideau de fer, l'Otan peine à justifier idéologiquement son existence. Créé en 1949, pendant la guerre froide, le rôle de l'Otan était officiellement de contrer toute menace de l'empire dit soviétique, mais cette usage externe de l'Otan pour le capitalisme américain était aussi doublé d'un usage interne en Europe : l'Otan servait aussi à contraindre les pays ouest-européens à ne pas remettre en question l'hégémonie américaine. Les mystérieux réseaux Gladio, constitués en Europe dans les années d'après-guerre, ont révélé en partie cette face cachée de l'Otan, impliqué dans les affaires européennes très largement au-delà des limites militaires qui étaient officiellement affichées. Il a été à plusieurs reprises question de l'implication de ces

réseaux dans les affaires italiennes, belges et allemandes dans les années 70 et 80. Avec la fin de la concurrence du capitalisme d'Etat russe, le rôle de mise en tutelle des Etats européens au profit de la souveraineté hégémonique des Etats-Unis apparaît crûment. D'où la nécessité de trouver rapidement un paravent idéologique justifiant la pérennité de l'Otan.

La fin de la guerre froide, ce n'est pas seulement la décomposition du bloc dit communiste et la fin de l'histoire de la division du monde en deux variétés concurrentes

de capitalisme, c'est aussi l'émergence de l'Europe comme bloc capitaliste autonome, et son expansion à l'Est dans une zone économique et stratégique qui était, jusqu'à cette dernière décennie, gelée par le rapport de force de la guerre froide. L'Europe, comme force impérialiste indépendante des Etats-Unis, com-



● Guerre I. Pierre Maocuit ●

mence à se construire, même si ses formes politiques et militaires sont encore en décalage avec son expansion économique, et qu'elles en projettent une image tronquée, ce qui fait dire au philosophe que l'Europe reste victime de l'Amérique. La guerre du Kosovo n'est ainsi pas uniquement une *guerre américaine* en Europe, et les Etats européens sont loin d'en être uniquement les victimes. Les Etats-Unis, comme l'Europe, profitent de l'affaiblissement provisoire de la Russie, et de ses difficultés à défendre ses positions géopolitiques (économiques et stratégiques) dans la zone est-européenne. Les guerres de Yougoslavie sont autant l'expression du conflit entre les Etats-Unis (comme représentant autoproclamé du capitalisme démocratique) et la Russie dans la redéfinition de

la zone tampon entre l'Europe de l'ouest et la Russie, que l'expression du conflit larvé opposant les Etats-Unis et l'Europe comme blocs capitalistes concurrentiels, l'un hégémonique l'autre en devenir. L'Europe qui se construit actuellement se fait nécessairement contre les intérêts des Etats-Unis.

LA CONSTRUCTION DE L'EUROPE SE FAIT PAR LA GUERRE. MOBILISATION CAPITALISTE POUR UNE DÉFENSE EUROPÉENNE

L'indépendance de l'Europe comme bloc capitaliste passe par une défense non tributaire de l'hégémonie américaine. Neuf ans de guerre en Yougoslavie (1991-1999) montrent que l'échéance est encore lointaine. Quand les Etats-Unis investissent 36 milliards de dollars par an en recherche et développement de matériels militaires, les Etats européens n'y consacrent, ensemble, que 10 milliards², cet écart s'est encore accentué, en début d'année 1999, quand les Etats-Unis ont décidé, essentiellement pour moderniser leur armement, d'augmenter leur budget défense d'une ampleur inégalée depuis le début des années 80, à une époque où les Etats-Unis justifiait la course aux armements (les projets de guerre des étoiles) par le contexte de la guerre froide. Enfin, l'hégémonie américaine dans l'industrie de la défense est actuellement sans appel : la défense des pays européens n'existerait pas sans les productions de l'industrie militaire américaine.

La course aux armements entre l'Europe et les Etats-Unis va avoir un coût social très lourd en Europe. A la surexploitation et à la précarité généralisée dues à la crise, vont s'ajouter les mesures étatiques nécessaires à la modernisation de l'appareil militaire et au paiement du surcoût dû au développement de la défense européenne. Ces dernières années ont montré que l'exploitation intensive du travail allait de pair avec le renforcement de l'encadrement policier et des lois définissant les conditions de travail. Vigipirate accompagné naturellement les lois socialistes sur les 35 heures, le travail illégal, les sans-papiers, etc. Cette dérive autoritaire de l'Etat, seule à même, actuellement, de s'adapter aux exigences liées à l'intensification de l'exploitation du travail, ne peut que s'accroître avec les mesures étatiques à mettre en place pour payer le surcoût d'une Europe militaire suffisamment forte pour faire la guerre pour défendre ses intérêts capitalistes, dans un contexte de crise.

La redéfinition capitaliste de la zone Est de l'Europe, en cours depuis une dizaine d'année, profite principalement à l'Europe occidentale qui pénètre à l'Est. Elle a lieu de façon extrêmement

agressive. La majeure partie des moyens de productions pouvant être transformés dans une économie de marché, sont accaparés par les industriels européens, principalement allemands, avant tout pour renforcer leurs propres capacités de production, le reste étant condamné à la destruction. On assiste ainsi moins à l'émergence de bourgeoisies locales est-européennes qui seraient soutenues par les Etats européens, qu'à une intégration par l'Europe de nouveaux moyens de productions et de force de travail au bénéfice des capitalistes européens de l'Ouest. Les pays est-européens intègrent l'Europe, mais à l'intérieur de la division capitaliste de l'exploitation qui prévaut en Europe, et en renforçant le centre de gravité de l'Europe autour de l'Allemagne.

NOUVELLE DONNE DANS LE MARCHÉ DE LA FORCE DE TRAVAIL

Avec l'intégration de pays comme la république tchèque, la Hongrie, la Pologne, puis de la Slovénie et de la Croatie, on assiste aussi à une nouvelle donne dans le marché de la force de travail utilisée par les capitalistes européens. Ces dernières années, les Etats européens privilégiaient, avec des législations d'exclusion créant des conditions de travail illégal, la formation de mains d'œuvre à statut illégal et précaire, corvéables à merci, et constamment rajeunis. L'intégration des nouveaux pays de l'Est renouvelle les règles de l'exploitation entre les propriétaires de mains d'œuvre. Désormais, l'Europe capitaliste dispose à l'intérieur de ses frontières économiques d'une main d'œuvre, souvent qualifiée, et sous-payée. Une main d'œuvre dont l'exploitation, du fait de sa situation géographique, profite surtout aux capitalistes allemands, accentuant le déplacement vers l'Allemagne de l'Europe en train de se construire.

L'exemple de dix ans de réunification allemande esquisse l'Europe de demain : l'Allemagne de l'Est n'a jamais rattrapé le niveau de vie ouest-allemand, au contraire, elle a été maintenue à un bas niveau de vie afin de permettre l'exploitation de main d'œuvres sous-payée est-allemande par le capitalisme ouest-allemand. Si, à l'intérieur de l'Allemagne, il est possible que les conflits sociaux réduisent dans la durée l'écart des niveaux de vie et des conditions de travail entre allemands de l'Est et de l'Ouest, le devenir capitaliste des pays est-européens, satellisés par l'Europe occidentale, s'annonce comme un agrégat de zones semi-intégrées, permettant le flux de travailleurs illégaux en Europe et une exploitation locale dans des conditions très privilégiées (pour les capitalistes), à l'intérieur de la division ca-

pitaliste du travail en Europe. L'enjeu de cette re-composition de l'Europe, outre géopolitique, est ainsi de permettre de nouvelles possibilités d'exploitation capitaliste.

Cette re-composition capitaliste de l'Europe se fait à l'Est par la guerre. Si l'intégration de pays comme la République tchèque, la Hongrie ou la Pologne s'est faite de façon pacifique à partir d'accords entre Etats, par contre l'intégration de zones régionales dépendant de la Yougoslavie, comme la Slovénie ou la Croatie a immédiatement remis en question les frontières de la République yougoslave, et provoqué des guerres presque ininterrompues depuis 1991, et le dépeçage de la Fédération par l'Europe. Dans cette re-composition capitaliste de la zone Est-Europe, les déplacements massifs de populations comme les terreurs militaires et policières qui leur sont imposées, sont considérées comme des «dommages collatéraux» par les différents Etats qui se font face. En huit ans de guerre, il y a déjà eu 200 000 morts et plus de 3 millions de personnes déplacées¹. Dommages collatéraux de la guerre actuelle, les kosovars n'ont jamais été la priorité des armées de l'Otan.

Dans la *drôle de guerre de l'Otan*, les armées serbes ont pu poursuivre méthodiquement et impunément leur nettoyage raciste et sanglant du Kosovo, pendant que les avions de l'Otan détruisaient avec frénésie, et de façon aussi méthodique, les infrastructures civiles et militaires serbes. Il s'agissait de réduire la Serbie comme puissance régionale, dans une zone des Balkans où les frontières entre l'Europe et la Russie devront être rediscutés dans quelques années, quand la Russie en aura les moyens (les bombardements de la Serbie sont déjà des empiètements sur la zone d'influence russe, et leurs effets un affaiblissement de cette influence sur la durée). Si une Serbie faible était la condition, pour Tito, d'un équilibre au sein de la Yougoslavie, une Serbie durablement affaiblie est aussi la condition du dépeçage sécurisé de la Yougoslavie par les Etats européens et par les Etats-Unis, et de la re-composition des Balkans.



● Fols ●

BLOC EUROPÉEN ET NATIONALISME RIVALITÉS CAPITALISTES EN EUROPE

Les capitalistes français sont inquiets. Quel est leur devenir dans une Europe nouvelle dominée par le capitalisme allemand ? Le silence en France sur les enjeux de la guerre du Kosovo s'est doublé d'un silence, plus étourdissant, sur les rivalités qui apparaissent entre capitalistes français et allemands. Dans ce contexte, les rapprochements entre familles politiques sur des bases nationalistes, à partir de projets d'Etat plus autoritaire, déjà observés depuis plusieurs années, se sont poursuivis en France et accélérés avec la guerre. «Dans les années à venir, écrit ainsi Max Gallo, le clivage déterminant sur l'Europe passera entre les partisans de l'indépendance nationale et ceux qui y ont renoncé. (...) J'ai pris position contre la guerre du Golfe pour la même raison : la perte d'autonomie de la France.»⁴ Les différents courants ne sont d'ailleurs pas complètement constitués, la Fondation Marc-Bloch, laboratoire à idée en faveur d'un Etat républicain autoritaire et national, par exemple, réunit des transcourants gaullistes, socialistes et communistes, et depuis peu une fraction dissidente de la Ligue communiste révolutionnaire (trotskiste). Mais des divergences apparaissent, entre les partisans d'un repli sur le seul Etat national, et ceux qui sont déjà

sur la perspective d'un nationalisme pro-européen. S'ils se sont tous rejoints pendant la guerre du Kosovo pour dénoncer une *guerre américaine* qui se serait faite principalement aux dépens de l'Europe (et/ou de la Nation), très de gens, cependant, ont voulu voir dans cette guerre son envers : l'émergence par la guerre d'un bloc impérialiste européen dominé par le capitalisme allemand. Comme l'indique la direction du quotidien *Le Monde* : il faut

«projeter sur l'Europe nos convictions républicaines et ne renoncer ni à l'Utopie ni à l'Espérance»⁵ ; les nationalistes de l'Hexagonal à l'ancienne sont déjà en retard d'une guerre capitaliste, ils font déjà partie du passé entrain de se construire.

BARTHELÉMY SCHWARTZ ■

1 - Jean Baudrillard, «Duplicité totale de cette guerre», *Libération*, 29 avril 1999.

2 - *Le Monde*, 6 mai 1999.

3 - *Le Monde*, 8 avril 1999.

4 - Max Gallo, « Scandalisé », *Libération*, 26 mars 1999.

5 - Editorial du *Monde*, 18 juin 1999.

LE DERNIER SPECTACLE

Pour Marko Ristić

UN ÉTRANGE BROUILLARD est tombé aujourd'hui sur l'imagination. Tous les quartiers n'ont pas été également atteints. Qui plus est, une même rue était par moment couverte de cet épais brouillard, par moment irradiée de soleil, si bien que le givre nocturne disparaissait aussi rapidement qu'un regard surpris. A midi, des voitures qui étaient obligées d'allumer leurs phares pour pouvoir avancer, émergeaient brusquement dans un soleil éblouissant et brûlant. Il est vrai, après quelques tours de roue, elles disparaissaient dans les ténèbres glacées de nouveaux paquets de brouillard qui étaient tantôt blancs, tantôt jaunes, tantôt absolument noirs. Et les hommes (s'il y avait des hommes qui avaient pensé à se réveiller ce matin-là) n'étaient dans les rues que des ombres tantôt ivres, tantôt totalement hagardes.

DUŠAN MATIĆ (1925) □

Bagdala, poèmes (traduits du serbo-croate par Harita et Francis Wybrands). Éditions de la Différence, Paris 1984.

DUŠAN MATIĆ (1898-1982), avant de devenir après 1945 un haut-fonctionnaire du régime de Tito, fut l'un des animateurs du groupe surréaliste de Belgrade qui ne dura que trois ans, de 1930 à 1932, pendant lesquels furent publiés l'almanach *Nemoguće* (L'Impossible) et la revue *Nadrealizam danas i ovde* (Le Surréalisme aujourd'hui et ici). Cependant, avant cette aventure collective, quelques-uns des surréalistes yougoslaves, dont Matić et Marko Ristić, avaient plus au moins longuement séjourné à Paris où ils partagèrent les activités du groupe réuni autour d'André Breton. C'est ainsi, par exemple, que Dušan Matić fut l'un des signataires, en août 1925, du tract *La Révolution d'abord et toujours !*, qui proclamait si ardemment : « Nous n'acceptons pas les lois de l'Économie ou de l'Échange, nous n'acceptons pas l'esclavage du Travail, et dans un domaine encore plus large nous nous déclarons en insurrection contre l'Histoire. L'Histoire est régie par des lois que la lâcheté des individus conditionne et nous ne sommes certes pas des humanitaires, à quelque degré que ce soit. »

LE CLIMAX DE L'EUROPE
QUI SE BRISE AU-DESSOUS
DE LA VILLE DE BELGRADE.

MARKO RISTIĆ ■
1924

GUY GIRARD ■

CORRESPONDANCE :
CO AB IRATO
BP 328
75525 PARIS CEDEX 11
FRANCE

TOUTE COPIE OU REPRODUCTION INTÉGRALE OU PARTIELLE DESTINÉE À UNE UTILISATION INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE CONSTITUE UNE CONTRIBUTION À LA DIFFUSION D'OISEAU-TEMPÊTE.

SOUTIEN TROIS NUMÉROS : 100 FRANCS